



Le

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE

# Courrier



700 MILLIONS  
D'ILLETTRÉS  
DANS LE MONDE :  
deux adultes  
sur cinq

MARS

1958

(11<sup>e</sup> année)

France : 50 fr.

Belgique : 10 fr.

Suisse : 0,75 fr.



UNESCO  
ARCHIVES



Photo Unesco

## L'ART COLONIAL DU GUATEMALA CONNAIT UNE DEUXIÈME JEUNESSE

Au Couvent des Capucines d'Antigua, au Guatemala, édifice ayant le mieux résisté au grand tremblement de terre de 1773, on a rassemblé de nombreux tableaux de la période coloniale et des portraits datant du XIX<sup>e</sup> siècle. Certaines de ces œuvres appartenaient aux églises détruites par le tremblement de terre. Le grand restaurateur de tableaux Helmut Ruheman a été envoyé en mission de trois mois par l'Unesco dans cette république d'Amérique centrale pour entreprendre un délicat travail de restauration, former sur place des spécialistes choisis parmi les artistes guatémaltèques et faire l'inventaire des peintures de l'époque coloniale. On le voit ici (à l'arrière-plan, à droite) dans le cloître du Couvent, avec son équipe d'artistes. (Voir page 32).



UNESCO

MARS 1958  
11<sup>e</sup> ANNÉE

N° 3

SOMMAIRE

PAGES

- 3 EDITORIAL
- 4 Y A-T-IL DE PLUS EN PLUS D'ILLETTRÉS?  
par Bangnee A. Liu
- 9 QU'EST-CE QU'UN ANALPHABÈTE ?
- 10 LA PLUS GRANDE CAMPAGNE D'ALPHABÉTISATION DE L'HISTOIRE, par Serafima Liubimova
- 13 ANALPHABÉTISME ET REVENU NATIONAL
- 14 UN ROI INVITE SON PEUPLE A S'INSTRUIRE  
les campagnes d'alphabétisation au Maroc
- 16 UNE ILLETTRÉE A PARIS  
par Marguerite Duras
- 18 CARTE DE L'ANALPHABÉTISME DANS LE MONDE
- 20 L'HOMME QUI APPRIT A LIRE A TOUT UN PAYS  
Griffith Jones, par Alun Thomas
- 22 ILS ONT COMBATTU L'ANALPHABÉTISME
- 26 SAVOIR, VOULOIR, POUVOIR LIRE  
par J. E. Morpurgo
- 28 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT
- 29 LES TIMBRES, ALLIÉS DE L'A.B.C.  
par C. W. Hill
- 30 POINTS D'INTERROGATION  
par Gerald Wendt
- 32 « L'HOPITAL DES TABLEAUX »  
du Guatemala, par Bertha Gaster
- 34 LATITUDES ET LONGITUDES  
nouvelles de l'Unesco et d'ailleurs



Mensuel publié par

L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

Bureaux de la Rédaction :

Unesco, 19, avenue Kléber, Paris-16<sup>e</sup>, France

Directeur-Rédacteur en Chef :

Sandy Koffler

Secrétaires de rédaction :

Edition française : Alexandre Leventis

Edition anglaise : Ronald Fenton

Edition espagnole : Jorge Carrera Andrade

Edition russe : Veniamin Matchavariani

Maquettiste :

Robert Jacquemin



Sauf mention spéciale de copyright, les articles et documents paraissant dans ce numéro peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention : Reproduit du « Courrier de l'Unesco ». Les articles ne doivent pas être reproduits sans leur signature.

Les manuscrits non sollicités peuvent être retournés à condition d'être accompagnés d'un coupon-réponse international.

Les articles paraissant dans le « Courrier de l'Unesco » expriment l'opinion de leurs auteurs, non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

Abonnement annuel au « Courrier de l'Unesco » : 500 frs fr. ; 100 frs belges ; 6,50 frs suisses ; 10/- ; \$3.00 par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, 19, avenue Kléber, PARIS. MC 58-1-122 F

NOTRE COUVERTURE



Il y a dans le monde 700 millions d'adultes illettrés. Ils représentent 45 % du total des habitants de ce monde âgés de 15 ans et plus. Dans la moitié, ou presque, de tous les pays et territoires, on compte 50 % ou plus d'adultes analphabètes. Dans un tiers environ des pays, on dénombre au moins un million d'illettrés. Telle est, en termes généraux, l'envergure du problème de l'analphabétisme dans le monde au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

Photos « O Cruzeiro », Brésil et Unesco.

DEPUIS sa création, l'Unesco s'est préoccupée du problème de l'analphabétisme dans le monde et des mesures prises pour son élimination. Au cours de ses dix années d'existence, une part importante de ses efforts ont été consacrés à promouvoir l'éducation de base, particulièrement dans les régions du monde défavorisées du point de vue de l'éducation.

Il existe certains cyniques qui trouvent que l'on consacre trop de temps à l'alphabétisation. Ils voudraient nous faire croire que les habitants illettrés de contrées exotiques et lointaines devraient conserver leur mode de vie traditionnel, à l'écart de l'agitation trépidante des sociétés techniquement avancées. Pourquoi dépenser autant de temps et d'argent pour les habitants illettrés des bas quartiers, des campagnes, s'ils paraissent satisfaits de leur sort ? Même s'il est vrai que certaines communautés illettrées et isolées sont, ou ont été, relativement prospères et heureuses, il n'existe guère de région dans le monde d'aujourd'hui où une société arriérée ou demeurée au stade prétechnique puisse échapper à la désagrégation sous l'influence de la technique moderne.

Il est maintenant démontré que l'analphabétisme va de pair avec la sous-alimentation, les maladies endémiques, la misère, l'asservissement à un labeur ingrat et la démoralisation. Cela ne signifie pas que l'analphabétisme soit « la cause » de ces maux et qu'il suffirait d'enseigner à chacun à lire et à écrire pour les voir disparaître automatiquement. Mais il est incontestable que le développement social et économique de ces régions exige l'assimilation de techniques modernes de production, de distribution, d'assistance médicale et sociale, etc., et que l'assimilation de ces techniques exige à son tour un effort d'éducation ; et qu'enfin à la base de cette éducation il y a l'alphabétisation.

La corrélation entre les progrès de l'alphabétisme et les transformations de la technique se retrouve dans l'histoire des pays techniquement avancés. En Europe et en Amérique du Nord, la diffusion de l'instruction a accompagné les progrès de l'industrialisation dès les débuts de la révolution industrielle. Mais c'est seulement dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ou même plus tard, que les masses sont devenues instruites. L'introduction de l'enseignement gratuit et obligatoire a été — et demeure — la cause de la régression de l'analphabétisme. Dans certains pays, l'extension de l'alphabétisation des masses a précédé l'essor rapide de l'industrie ; dans d'autres, elle l'a suivi, mais les deux phénomènes ont toujours été étroitement liés.

Toutefois, ce serait une erreur de considérer l'alphabétisation comme une simple fonction de l'industrialisation. L'alphabétisation et l'industrialisation sont toutes deux des moyens, non des fins. Elles sont, ou devraient être, les moyens d'assurer une vie meilleure. L'homme doit s'instruire non seulement pour améliorer son sort matériel mais aussi pour participer intelligemment et activement à l'organisation et au gouvernement de la communauté, en un mot vivre une existence pleinement humaine.

Aussi longtemps que les deux cinquièmes de la population du monde ne sauront ni lire ni écrire et ne pourront pas participer à la vie culturelle de l'humanité, la question de l'analphabétisme mondial demeurera un souci pour tous.

750 millions  
d'adultes  
sont anal-  
phabètes

# Y A T-IL DE PLUS EN PLUS D'ILLETTRÉS ?

par *Bangnee A. Liu*

Chef de la Division de Statistique de l'Unesco



Photo Nations Unies

**LA GUERRE CONTRE L'IGNORANCE** est déclarée au Libéria, c'est pourquoi un avion « bombarde » un village de prospectus annonçant l'ouverture d'une campagne nationale contre l'analphabétisme. Aux premiers rangs des combattants se tiennent les instituteurs des « écoles de la brousse », créées à travers tout le pays par le Gouvernement libérien et dirigées par les diplômés du centre de formation fonctionnant près de Monrovia sous l'égide du Gouvernement libérien et de l'Unesco. Vers 1950, on comptait 750.000 adultes illettrés, ce chiffre a diminué depuis.

**L**E recensement de la population mondiale qui sera organisé aux environs de 1960, fournira une réponse à la question que l'on se pose si souvent : *Est-il vrai qu'il y a dans le monde de plus en plus d'illettrés* malgré le succès remarquable des efforts déployés dans de nombreux pays pour généraliser l'instruction primaire ?

Le nombre des adultes illettrés (c'est-à-dire les personnes de 15 ans et plus qui ne savent ni lire ni écrire leur propre langue) a été estimé vers 1950 pour le monde entier, à quelque 700 millions, soit un peu plus des deux cinquièmes de la population mondiale adulte. Cette conclusion repose sur une analyse des résultats de recensements faits à une date récente dans 75 pays, analyse complétée, pour les autres pays, par des estimations (fondées sur des recensements anciens ou incomplets, sur les effectifs scolaires et sur les autres informations pertinentes dont dispose le Secrétariat de l'Unesco). Les résultats détaillés de cette étude, l'exposé des méthodes que l'on a employées pour définir et dénombrer les illettrés, et enfin l'analyse distincte des données relatives à quelque 65 pays figurent dans une nouvelle publication de l'Unesco, *L'analphabétisme dans le monde au milieu du xx<sup>e</sup> siècle* (Monographies sur l'éducation de base - XI. Paris, 1957).

La seule étude antérieure sur ce sujet qui soit comparable à celle-ci par son envergure, sinon par ses méthodes, a paru en 1929 dans un bulletin du *Bureau of Education* des Etats-Unis. Les auteurs de cette étude estimaient alors à 850 millions, pour le monde entier, le nombre des illettrés âgés de 10 ans et plus. Si nous nous livrions, pour l'année 1950, à une évaluation portant sur le même groupe d'âge, nous obtiendrions probablement un total de 800 à 840 millions d'analphabètes, ce qui ferait apparaître une diminution extrêmement faible, depuis un quart de siècle, du nombre absolu des illettrés, bien que le *taux global d'analphabétisme*, évalué à 62 pour cent dans l'étude antérieure, ne soit plus que de 43 à 45 pour cent selon notre estimation pour 1950.

Le fait que, dans un pays, le nombre des illettrés augmente ou demeure stationnaire tandis que le taux d'analphabétisme diminue n'est pas aussi exceptionnel qu'on pourrait le croire. Nous nous contenterons d'en donner quelques exemples tirés de l'étude de l'Unesco ; mais il existe probablement beaucoup d'autres cas du même ordre, au sujet desquels nous ne disposons pas des statistiques nécessaires. Les données que l'on trouve ci-dessous proviennent en général des publications officielles concernant les recensements effectués dans les pays intéressés, publications dont la monographie de l'Unesco, mentionnée ci-dessus, ne signale que les plus récentes.

Au Brésil, d'après le dernier recensement (1950), le nombre des illettrés âgés de 15 ans et plus est de 15,3 millions, soit 50,6 pour cent de la population totale de cet âge. Lors de trois recensements antérieurs, le nombre et le pourcentage d'illettrés étaient les suivants : 1900 — 6,3 millions d'illettrés (65,3 %) ; 1920 — 11,4 millions d'illettrés (64,9 %) ; 1940 — 13,3 millions d'illettrés (56,1 %).

Ainsi, tandis que le taux d'analphabétisme a régulièrement diminué au Brésil depuis le début du siècle, le nombre des illettrés n'a pas cessé d'augmenter, sans doute parce que l'accroissement rapide de la population n'a pas été accompagné d'une extension correspondante des mesures prises pour assurer l'instruction élémentaire des enfants et des adultes.

On trouve en Egypte une situation assez semblable, à en juger d'après les résultats des recensements effectués de 1907 à 1947. Tandis que le taux d'analphabétisme a diminué de 92,8 pour cent à 80,1 pour cent au cours de ces quarante années, le nombre des illettrés âgés de 15 ans et plus a régulièrement *augmenté* passant de 6,2 millions à 9,1 millions (ou même peut-être 9,5 millions) pendant la même période.

Lors du recensement effectué en Inde en 1951, il y avait, d'après les calculs faits sur un « échantillon » représentant 10 pour cent de la population, 80,7 % d'illettrés parmi les personnes âgées de 15 ans et plus. Avant le partage de l'ancien Empire des Indes, le taux d'analphabétisme avait diminué de 93,3 pour cent en 1901 à 90,4 % en 1931 ; mais le nombre des illettrés était passé, au cours de ces trente années, de 162 millions à 182 millions.

En Turquie, lors des recensements de 1935, 1945 et 1950, le nombre et le pourcentage des illettrés de 15 ans et plus

étaient les suivants : 1935 — 7,7 millions d'illettrés (81,3 %) ; 1945 — 8,1 millions d'illettrés (71,5 %) ; 1950 — 8,8 millions d'illettrés (68,1 %).

A Ceylan, lors du recensement de 1946, on comptait près de 2,5 millions d'illettrés âgés de 5 ans et plus, c'est-à-dire plus qu'à l'un quelconque des recensements antérieurs, bien que le taux d'analphabétisme eût diminué régulièrement. Voici les chiffres : 1901 — 2,2 millions d'illettrés (73,6 %) ; 1911 — 2,4 millions d'illettrés (69 %) ; 1921 — 2,3 millions d'illettrés (60,1 %) ; 1946 — 2,4 millions d'illettrés (42,2 %).

On a constaté au Mexique que le nombre des illettrés âgés de 6 ans et plus atteignait presque 9 millions en 1950, soit à peu près le même chiffre qu'en 1930. Le nombre des illettrés âgés de 10 ans et plus était de 7,5 millions en 1940, contre 7,6 millions en 1900.

Au Portugal, en 1950, on comptait 2,6 millions d'illettrés âgés de 15 ans et plus, soit presque exactement le même nombre qu'en 1900. Le taux d'analphabétisme était tombé, en cinquante ans, de 73,1 pour cent à 44,1 pour cent.

Au Venezuela, de 1936 à 1950, le nombre et le pourcentage des illettrés âgés de 15 ans et plus ont varié de la façon suivante : 1936 — 1,2 million (61 %) ; 1941 — 1,3 million (58,5 %) ; 1950 — 1,4 million (47,8 %).

La gravité du problème de l'analphabétisme ressort avec force quand on l'examine à l'échelle mondiale : 90 pour cent des illettrés sont concentrés dans 43 grands pays et 54 pays de moindre importance, qui présentent tous des taux d'analphabétisme moyens ou élevés. Ces pays (présentés dans le tableau n° 1 sous les rubriques A et B) sont situés pour la plupart en Asie, en Afrique, en Amérique centrale et en Amérique du Sud et comprennent aussi certains territoires d'Océanie. D'autre part, 9 pour cent des illettrés se trouvent dans 20 pays (groupe C — tableau n° 1), dont les taux d'analphabétisme sont faibles

**Tableau I. — Répartition de la population analphabète du monde (aux environs de 1950).**

Groupe de pays	Nombre de pays	Nombre d'adultes analphabètes	Proportion par rapport à l'ensemble du monde
		(Évaluation en millions)	(Évaluation en pourcentage)
<b>A.</b> Pays et territoires comptant 50 % d'illettrés ou plus, et 1 million d'adultes analphabètes ou plus .....	43	600-640	88
<b>B.</b> Pays et territoires comptant 50 % d'illettrés ou plus, et moins de 1 million d'adultes analphabètes .....	54	15-16	2
<b>C.</b> Pays et territoires comptant moins de 50 % d'illettrés et 1 million d'adultes analphabètes ou plus .....	20	55-65	9
<b>D.</b> Pays et territoires comptant moins de 50 % d'illettrés, et moins de 1 million d'adultes analphabètes .....	81	8-9	1
<b>ENSEMBLE DU MONDE ....</b>	<b>198</b>	<b>680-730</b>	<b>100</b>

ou moyens. Dans ce groupe figurent, par exemple, le Japon, les Etats-Unis d'Amérique et la France, où le taux d'analphabétisme est inférieur à 5 pour cent, mais qui comptent ensemble, estime-t-on, de 5 à 7 millions d'adultes illettrés. Il reste 8 à 9 millions d'illettrés (soit 1 pour cent du total) disséminés dans 81 pays (groupe D) qui ont des taux d'analphabétisme faibles ou moyens et dont chacun compte entre quelques centaines et près d'un million d'illettrés.

L'envergure mondiale du problème ressort également en évaluant le nombre d'illettrés de chaque continent et de chaque région géographique par rapport à la population totale. Dans le tableau n° 2, qui présente les données du problème pris sous cet angle, les régions sont définies comme dans l'*Annuaire*

Suite  
au  
verso

700.000.000  
D'ILLETTRÉS  
(Suite)

# Plus de paysans que de citadins, de femmes que d'hommes, de vieux que de jeunes

démographique de l'Organisation des Nations Unies, exception faite pour l'U.R.S.S. que l'on a incluse dans l'Europe, au lieu de la considérer comme une région distincte.

**Tableau 2. — Evaluation de l'analphabétisme dans le monde par continent et par région (aux environs de 1950).**

Continent et région	Population		Analphabétisme des adultes	
	Total (tous les âges)	Adultes (15 ans et plus)	Taux d'analphabétisme	Nombre d'illettrés
	(en millions)		%	(en millions)
<b>AFRIQUE</b>	198	120	80-85	98-104
Afrique septentrionale ...	65	40	85-90	34-36
Afrique tropicale et méridionale.....	134	80	80-85	64-68
<b>AMÉRIQUE</b>	330	223	20-21	45-47
Amérique du Nord .....	168	126	3-4	4-5
Amérique centrale .....	51	30	40-42	12-13
Amérique du Sud .....	111	67	42-44	28-29
<b>ASIE</b>	1.376	830	60-65	510-540
Asie du Sud-Ouest .....	62	37	75-80	28-30
Asie méridionale .....	466	287	80-85	230-240
Asie du Sud-Est.....	171	102	65-70	68-72
Asie de l'Est .....	677	404	45-50	180-200
<b>EUROPE (U.R.S.S. comprise)</b>	579	405	7-9	28-36
Europe du Nord et de l'Ouest .....	133	102	1-2	1-2
Europe centrale .....	128	96	2-3	2-3
Europe méridionale .....	131	95	20-21	19-20
<b>OCÉANIE</b>	13	9	10-11	1
<b>ENSEMBLE DU MONDE</b>	2.496	1.587	43-45	690-720

L'étendue de l'analphabétisme parmi les adultes des différentes parties du monde en 1950 est également soulignée par la carte publiée en pages 18-19. Il convient toutefois de se rappeler que, dans certains pays tout au moins, de grands progrès ont été réalisés à cet égard au cours de ces dernières années, et que les indications fournies à leur sujet ne sont pas à jour.

A l'intérieur d'un même pays, il arrive fréquemment que les taux d'analphabétisme présentent des différences frappantes entre les régions urbaines et les régions rurales, entre la population masculine et la population féminine, entre les jeunes générations et les générations plus âgées, ainsi qu'entre divers groupes de populations d'origine ethnique différente. Ces différences indiquent habituellement que les possibilités d'instruction sont inégalement développées à l'intérieur du pays considéré, et mettent en lumière la nécessité de s'attacher spécialement à l'éducation des groupes défavorisés.

Invariablement, le taux d'analphabétisme est plus élevé parmi les populations rurales que parmi les populations urbaines d'un même pays. C'est ainsi qu'au Brésil, où le taux global d'analphabétisme était, en 1950, de 51 pour cent, on comptait 67 pour cent d'illettrés parmi la population rurale, contre 22 pour cent parmi la population urbaine et 39 pour cent parmi la population suburbaine. Au Salvador, les taux d'analphabétisme parmi les populations urbaine et rurale étaient à la même date de 35 et 77 pour cent respectivement, alors qu'il y avait 61 pour cent d'illettrés dans l'ensemble de la population. Au Venezuela, on comptait 30 pour cent d'illettrés parmi la population urbaine et 72 pour cent parmi la population rurale ; enfin, à Panama, il y avait 45 pour cent d'illettrés parmi la population rurale et 7 pour cent dans les régions

urbaines. Même aux Etats-Unis d'Amérique, le taux d'analphabétisme parmi la population rurale agricole était, en 1952, de 5,7 pour cent, alors qu'il n'était que de 2 pour cent environ dans la population urbaine et la population rurale non agricole.

En général, il y a proportionnellement plus d'illettrés parmi la population féminine que parmi la population masculine, notamment dans les pays ayant un taux d'analphabétisme moyen ou élevé. On trouvera ci-dessous quelques exemples de cas où il existe une forte différence (plus de 20 %) entre les pourcentages d'illettrés masculins et féminins.

## Où le pourcentage féminin atteint au moins 20 % de plus

	Hommes	Femmes
Malaisie (1947) .....	43 %	84 %
Thaïlande (1947) .....	31 %	64 %
Turquie (1950) .....	52 %	83 %
Grèce (1951) .....	12 %	39 %
Yougoslavie (1953) .....	15 %	38 %
Ceylan (1953) .....	24 %	46 %
Egypte (1947) .....	69 %	91 %
Inde (1951) .....	71 %	92 %

Toutefois, il y a un petit nombre de pays où, du point de vue de l'alphabétisation, la population féminine l'emporte sur la population masculine. A Cuba, par exemple, il y avait, en 1953, 24 % d'illettrés dans la population masculine contre 20 % dans la population féminine. Au Samoa occidentale, on ne comptait en 1951 que 6 % d'analphabètes parmi les femmes, alors qu'il y en avait 23 % parmi les hommes. On relève d'autres exemples du même ordre aux Bermudes où il y avait, en 1950, 4 % d'illettrés chez les hommes et 2 % seulement chez les femmes, et aux Etats-Unis d'Amérique où le taux d'analphabétisme dans la population masculine des régions rurales agricoles était, en 1952, de 7,1 % contre 4,1 % parmi la population féminine des mêmes régions.

Dans un pays quelconque, il se peut évidemment que les groupes relativement âgés de la population comprennent une plus forte proportion d'illettrés que les groupes relativement jeunes, surtout si l'instruction primaire ne s'est généralisée qu'à une date récente. Les chiffres ci-après, extraits du recensement qui a eu lieu aux Philippines en 1948, sont assez caractéristiques :

## Plus de 60 ans, plus de 60 %.

Groupe d'âge	Hommes	Femmes
10-14 ans .....	34 %	32 %
15-19 ans .....	24 %	25 %
20-24 ans .....	25 %	31 %
25-34 ans .....	32 %	39 %
35-44 ans .....	37 %	49 %
45-54 ans .....	48 %	65 %
55-64 ans .....	59 %	76 %
65 ans et plus .....	72 %	84 %

On constate souvent qu'au sein d'une même population le taux d'analphabétisme varie d'un groupe ethnique à l'autre. Aux Etats-Unis, en 1952, les taux d'analphabétisme parmi les blancs et les non-blancs étaient de 1,8 % et 10,2 % respectivement ; l'Union Sud-Africaine comptait en 1946, 72 % d'illettrés parmi sa population « autochtone » et moins de 2 % parmi sa population blanche.

Ces cas particulièrement frappants ne sont pas les seuls et l'on signale des différences marquées, de caractère ethnique, dans les recensements d'autres pays, tels la Barbade (1946), les Bermudes (1950), la Guyane britannique (1946), le Honduras britannique (1946), Ceylan (1946), les îles Fidji (1946), les îles Leeward et Windward (1946), la Malaisie (1947), l'île

Suite  
pages  
8-9

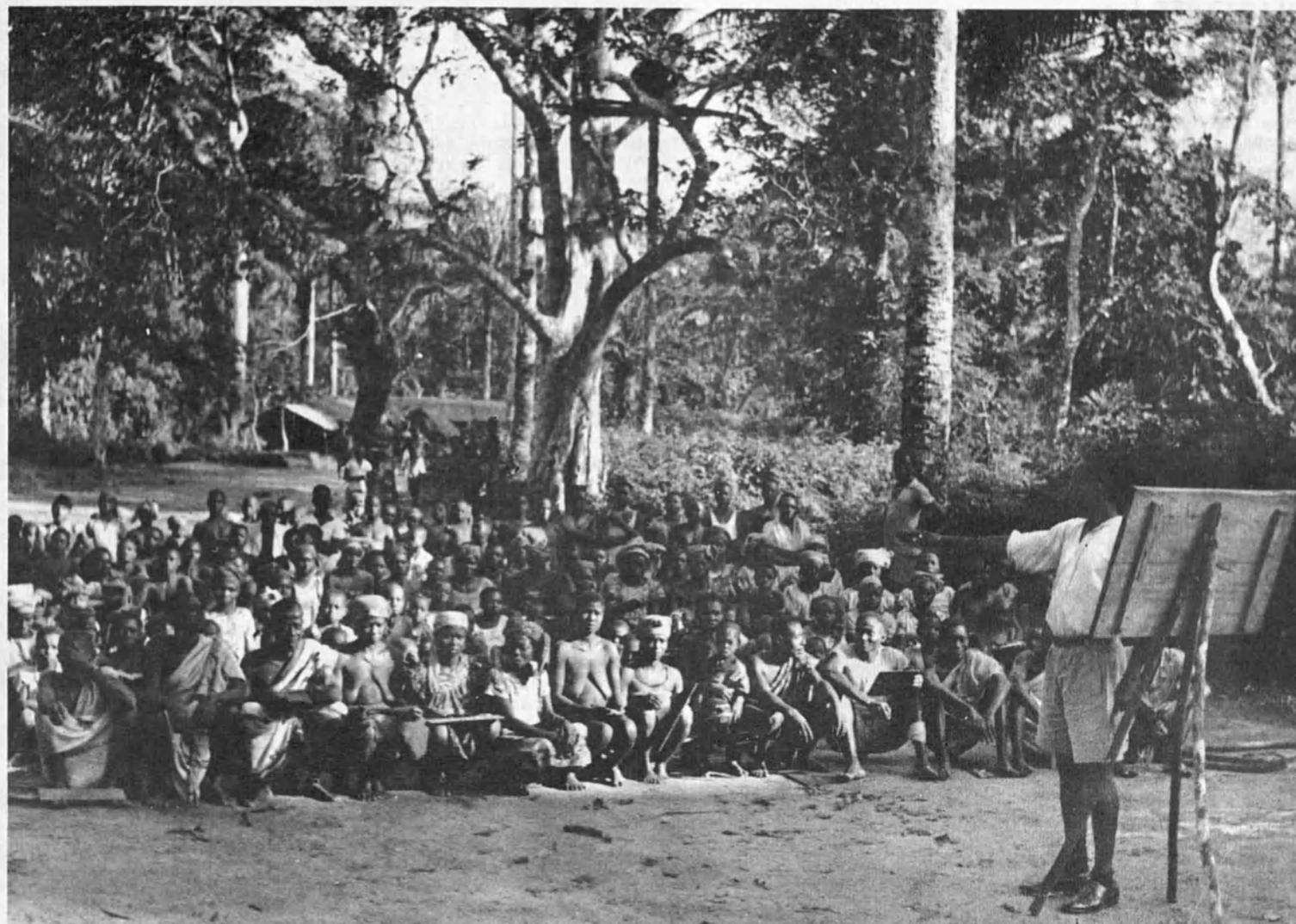


Photo C.O.I.

**HOMMES, FEMMES ET ENFANTS** d'une « classe en plein air » de la Nigeria du sud se rassemblent pour apprendre à lire et à écrire en Ibo, leur langue locale, au cours d'une vaste campagne d'éducation. Grâce à de multiples initiatives, l'analphabétisme est progressivement repoussé d'Afrique.

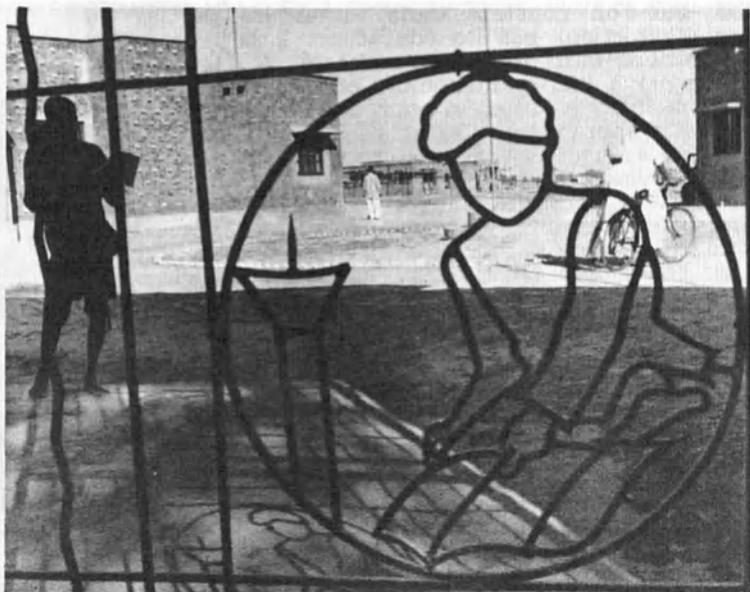


Photo R.C. Ariel.

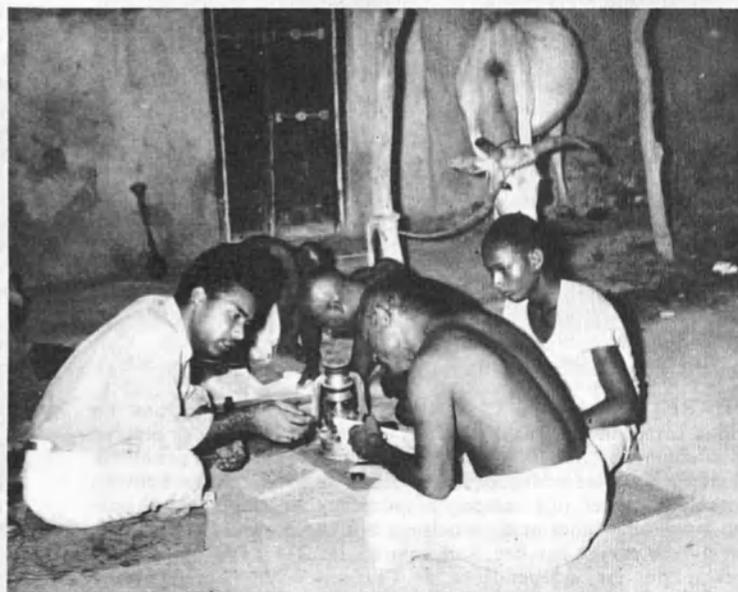


Photo S.S. Benegal.

« **LE VILLAGE DE L'ALPHABÉTISME** » de Lucknow, en Inde, institution éducative privée dirigée par le Conseil d'alphabétisme de l'Inde, forme des moniteurs qui, le soir venu, se rendent dans les maisons et enseignent les rudiments de l'instruction à la lueur d'une simple lampe à huile.

700.000.000  
D'ILLETTRÉS  
(Suite)

## L'accroissement de la population risque de contrebalancer les progrès réalisés

Maurice (1952), le Nord-Bornéo (1951), Sarawak et Brunéi (1947), la Trinité et Tobago (1946).

Il existe, bien entendu, un rapport direct entre l'augmentation des effectifs de l'enseignement primaire et le recul de l'analphabétisme des adultes, dans un pays donné et au cours d'une certaine période. Si tous les enfants d'âge scolaire d'un pays recevaient une éducation scolaire d'une durée suffisante, il est évident qu'il ne resterait finalement dans ce pays qu'un petit nombre d'adultes

illettrés. En revanche, aussi longtemps qu'une forte proportion des enfants d'âge scolaire n'ira pas à l'école, le problème de l'analphabétisme ne pourra pas être pleinement résolu; les mesures d'urgence, telle l'organisation de cours d'analphabétisation destinés aux adultes, ne sauraient être que des palliatifs.

C'est ainsi qu'en France, où l'enseignement primaire est devenu gratuit en 1881, et obligatoire en 1882, le taux d'analphabétisme est rapidement tombé de 16,5 % en 1901 à 3,3 % en 1946. Aux Etats-Unis, où tous les Etats avaient, dès 1918, rendu l'enseignement obligatoire, le taux d'analphabétisme est maintenant tombé, pour l'ensemble du pays, à 2,5 %. En Italie, l'enseignement est devenu obligatoire en 1859, mais l'obligation n'a été effective qu'à partir de 1904; le taux d'analphabétisme, qui atteignait presque 50 % en 1901, était tombé, en 1951, à 14 %. Cependant, au Brésil, où l'enseignement n'est pas encore obligatoire pour tous, le taux d'analphabétisme a diminué seulement de 65 % à 51 % de 1900 à 1950.

Les pays où moins de 40 % des enfants fréquentaient les écoles primaires aux environs de 1930 comptaient tous, en 1950, 50 % ou plus d'adultes illettrés. Presque tous les pays comptant moins de 20 % d'adultes analphabètes en 1950 ont eu constamment, depuis 1930 au moins, des taux de fréquentation scolaire élevés (60 % ou plus). Cette double constatation permet d'énoncer le principe fondamental suivant : l'extension et l'amélioration de l'enseignement primaire sont les meilleurs moyens de faire disparaître l'analphabétisme d'un pays quelconque.

Il ressort des données de l'histoire et de la comparaison des chiffres actuels qu'un faible taux d'analphabétisme correspond le plus souvent à une forte industrialisation. En Angleterre comme au pays de Galles, le déclin de l'agriculture et de l'analphabétisme ont commencé, l'un et l'autre, avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, 12 % seulement de la population masculine travaillaient dans l'agriculture et quelque 3 % seulement des nouveaux mariés signaient d'une croix le registre des mariages. En Belgique, de 1866 à 1947, la proportion de la population masculine travaillant dans l'agriculture est passée de 40 à 14 %, tandis que le taux d'analphabétisme tombait de 40 à 3 %. En France, depuis 1872, le déclin de l'agriculture a été moins rapide qu'en Angleterre ou en Belgique, mais le taux d'analphabétisme n'en est pas moins tombé de 33 % à 3 % environ.

Le tableau qui se dégage de notre étude sur l'analphabétisme est dans l'ensemble encourageant, mais les progrès que l'on constate dans toutes les parties du monde n'autorisent pas les éducateurs à se reposer sur leurs lauriers. Sans un effort concerté et ininterrompu pour amener à l'école un nombre encore plus grand des enfants du monde entier et pour donner aux illettrés la possibilité d'apprendre à lire et à écrire, la pression inévitable due à l'accroissement de la population, qui se fait déjà sentir dans de nombreux pays, risque de contrebalancer tous les progrès réalisés en matière d'éducation. Elle risque de maintenir au même niveau, voire d'accroître, le nombre des adultes illettrés qu'il y a encore dans le monde. De toutes façons, nous ne pouvons demeurer indifférents au sort de 700 millions d'êtres humains — plus des deux cinquièmes de la population adulte du monde — qui se trouvent défavorisés, dans la société moderne, parce qu'ils n'ont pas la possibilité de communiquer par écrit avec leurs semblables.

Ayant mesuré l'ampleur de la tâche, dont l'accomplissement demeure l'un des principaux objectifs de l'Unesco en matière d'éducation, espérons que les éducateurs, les administrateurs et les dirigeants de tous les pays s'associeront aux efforts déployés pour assurer à tout homme, femme ou enfant, la jouissance effective du droit que lui reconnaît l'article 26 de la Déclaration universelle des droits de l'homme, où il est dit notamment :

« Toute personne a droit à l'éducation. L'éducation doit être gratuite au moins en ce qui concerne l'enseignement élémentaire et fondamental. L'enseignement élémentaire est obligatoire... »



Photo © Paul Almasy

**L'ALPHABET VA AUX CHAMPS.** Dans certaines régions de l'Amérique Latine dont la majorité de la population vit loin des centres urbains — comme en Bolivie — l'analphabétisme constitue un problème nettement rural. C'est pourquoi le Ministère de l'Agriculture bolivien a entrepris de mener une campagne spéciale pour combattre l'ignorance au moyen d'affiches et de proclamations afin d'éveiller l'attention de ceux qui ne savent pas lire, soit environ les 3/4 de la population. Cette campagne est indépendante de l'extension de l'enseignement primaire dont on peut donner comme exemple l'Ecole Modèle de Miraflores où les experts de l'Assistance Technique de l'Unesco ont collaboré avec les professeurs boliviens afin de mettre au point de nouvelles méthodes d'enseignement. Etant donné l'urgence du problème de l'analphabétisme en Amérique latine, l'Unesco a élaboré un Projet Majeur destiné à y développer l'enseignement gratuit et obligatoire.



Photos © Paul Almasy

**L'ÉCOLE DE FEMMES** de Boulak, au Caire, où les analphabètes apprennent les rudiments de l'instruction, est organisée par le mouvement féministe « Les Filles du Nil ». D'après les dernières statistiques de l'Unesco, il y avait en Egypte, vers 1950, environ 10 millions d'adultes illettrés, soit 75/80% du total de la population adulte. Selon un recensement plus ancien — 1947 — la proportion d'illettrés était à peu près la même (80,1%) dont 68,5% d'hommes et 91,3% de femmes. Depuis 1950, grâce aux campagnes contre l'analphabétisme menées par le gouvernement égyptien, la proportion d'illettrés a diminué et la condition des femmes, comme leur instruction, s'est nettement améliorée. A l'école de Boulak, outre la classe réservée aux analphabètes, il existe d'autres cours consacrés notamment aux différents arts ménagers. Les femmes portent toutes la même tenue.



## Qu'est-ce qu'un analphabète ?

JUSQU'À présent, on n'est pas tombé d'accord sur une définition de l'alphabétisme ou de l'analphabétisme applicable à tous les pays et territoires. La diversité des critères nationaux a maintes fois été signalée dans les études publiées par les Nations Unies et l'Unesco.

La difficulté de parvenir à une définition commune satisfaisante n'est due qu'en partie à la divergence des habitudes et des traditions nationales. Elle tient aussi — et plus profondément — à la difficulté de concilier diverses conceptions de l'instruction élémentaire, allant de la simple aptitude à reconnaître et à reproduire par l'écriture certains mots (ou même les lettres de l'alphabet, d'où le mot « alphabétisme ») au niveau d'instruction requis pour pouvoir communiquer par écrit avec autrui, voire — bien plus ambitieusement — à la capacité de comprendre, d'apprécier ou même de composer des œuvres littéraires.

La majeure partie des données statistiques relatives à l'alphabétisme et à l'analphabétisme provient des recensements de population. L'agent de recensement chargé de poser à chaque personne recensée une ou plusieurs questions telles que « Savez-vous lire et écrire ? », ou bien « Savez-vous lire ? » et « Savez-vous écrire ? », obtient de l'intéressé ou de son représentant une réponse qu'il inscrit sur sa fiche. Il lui est difficile d'en vérifier l'exactitude par un examen détaillé. D'où il résulte que, dans la plupart des recensements, le critère d'alphabétisme adopté doit être extrêmement modeste.

D'autre part, on pourrait étudier spécialement (en employant par exemple la méthode des sondages) le degré d'instruction de la population au moyen d'un test objectif tenant compte non seulement de l'identification du mot, mais aussi de la compréhension d'une phrase ou d'un paragraphe, et de l'aptitude non seulement à écrire sous la dictée, mais aussi à composer un texte répondant à une question ou à certaines instructions orales. En pareil cas, le critère d'alphabétisme pourrait être lié au niveau d'instruction dit « fonctionnel », ou à une gamme d'aptitudes allant du minimum à un niveau fonctionnel élevé.

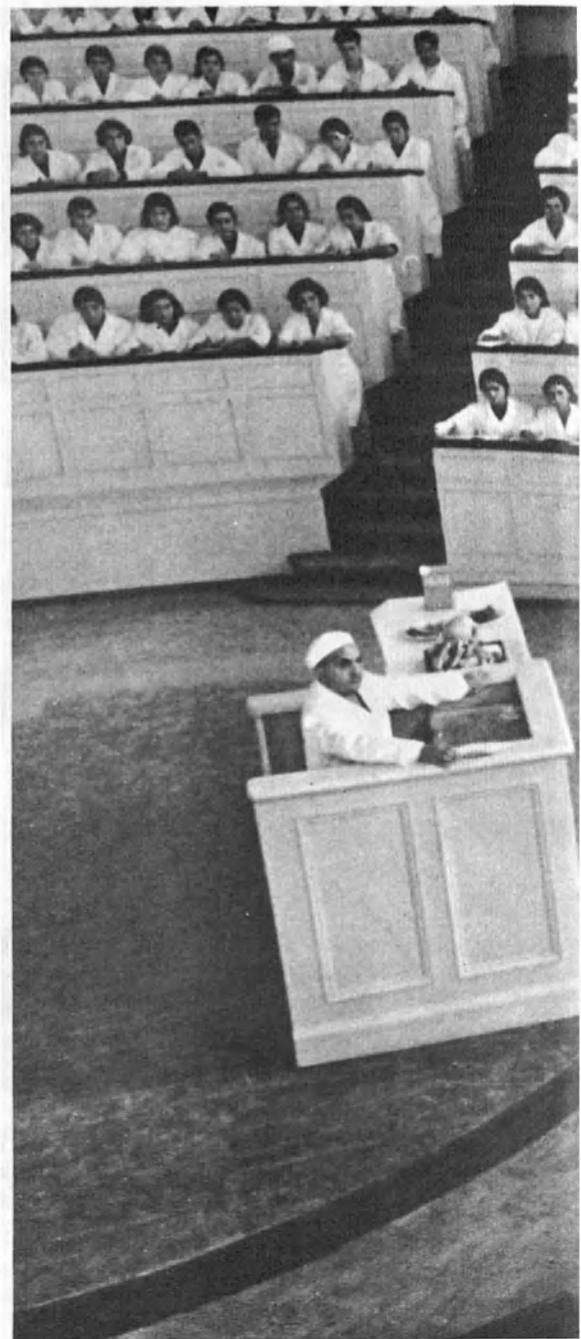
A sa troisième session (mai 1948), la Commission de la population des Nations Unies a recommandé d'entendre par rudiment d'instruction, en vue de recensement, « l'aptitude à lire et à écrire une lettre courante dans une langue quelconque ». Cette définition, sans doute suffisante pour le recensement, ne répond pas entièrement aux besoins des enquêtes sur l'éducation.

Un comité d'experts pour la normalisation des statistiques scolaires, réuni par l'Unesco en novembre 1951, a recommandé dans son rapport que soit considérée comme alphabète toute « personne sachant à la fois lire avec compréhension et écrire un bref et simple exposé des faits de sa vie quotidienne ». Il a également recommandé que soit considérée comme semi-alphabète toute « personne sachant lire avec compréhension, mais ne sachant pas écrire un bref et simple exposé des faits de sa vie quotidienne ».

Jusqu'au moment où des recommandations internationales de cet ordre auront été adoptées par l'ensemble des pays, les données statistiques réunies et publiées par eux continueront à reposer sur des critères différents. Cela restreint la comparabilité internationale des statistiques relatives à l'analphabétisme.

# LA PLUS GRANDE CAMPAGNE D'ALPHABÉTISATION DE L'HISTOIRE

par *Serafima Liubimova*



Faire disparaître en moins de quarante ans l'analphabétisme d'un pays aussi vaste que l'Union Soviétique, qui comptait 75 % d'analphabètes au début du siècle, est un exploit sans précédent dont les autorités

soviétiques s'enorgueillissent à juste titre. On compte aujourd'hui plus de deux millions d'étudiants dans les établissements d'enseignement supérieur, alors qu'il y en avait 127.000 en 1914, ce qui explique

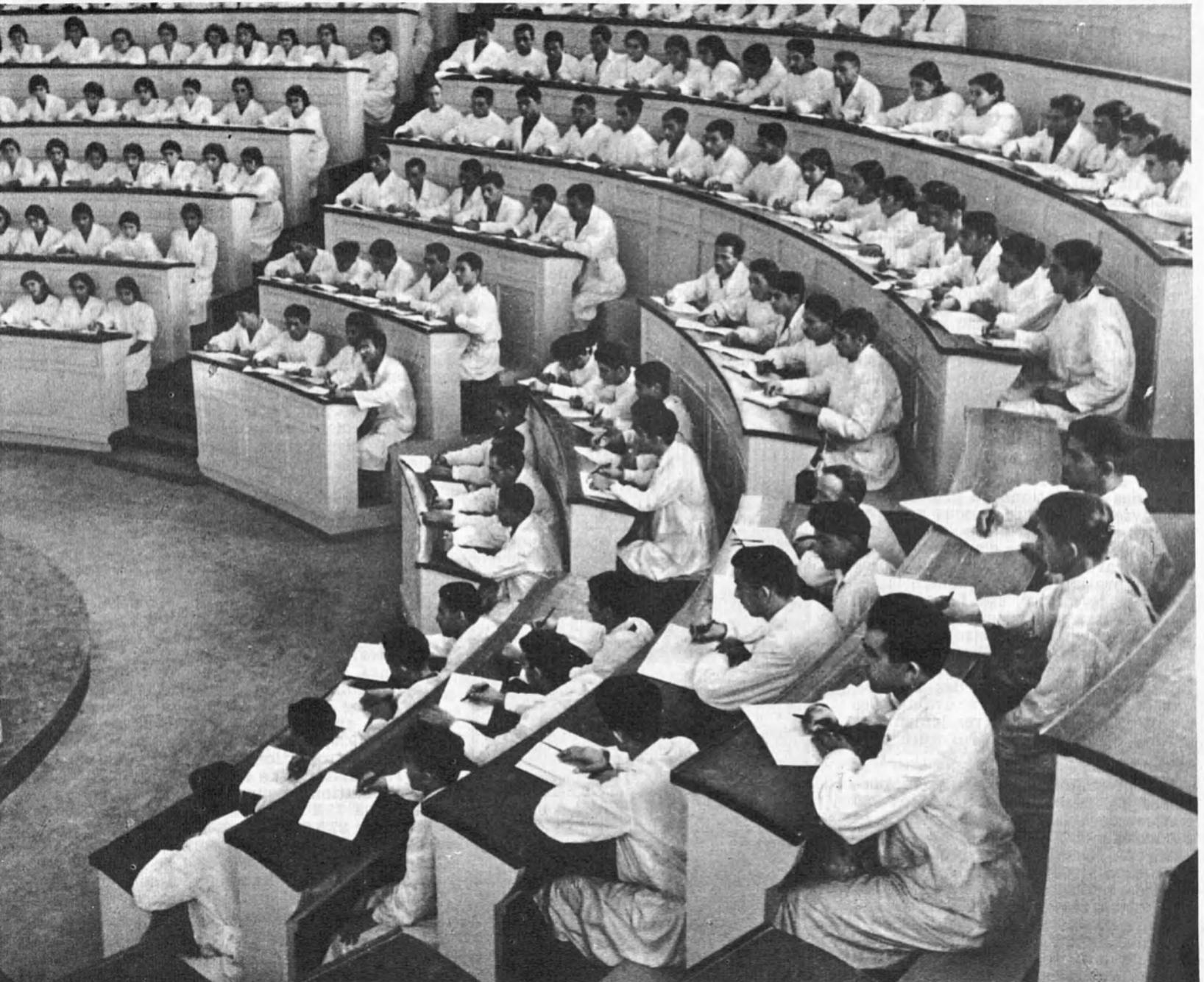
**A**u cours des quarante dernières années, l'Union soviétique a été le théâtre de la plus grande campagne d'alphabétisation de l'Histoire. En 1917, la Russie était un pays pauvre et attardé. Elle était en retard en bien des domaines, mais surtout en matière d'instruction. Le recensement de 1897 révélait que 76 % de la population russe, au-dessus de l'âge de neuf ans, étaient incapables de lire ou d'écrire. L'analphabétisme était trois fois plus répandu parmi les femmes que parmi les hommes. Le niveau d'instruction variait d'ailleurs beaucoup selon les régions et les nationalités. Lénine écrivait, en 1913 : « Aucun pays d'Europe n'est demeuré aussi primitif que le nôtre : tant il est vrai qu'en Russie les masses ont été privées d'instruction, de connaissances et de lumière. »

Tant que régnaient l'analphabétisme et l'ignorance, il était vain d'espérer une participation efficace du peuple russe à l'effort de construction d'une société nouvelle, à la renaissance économique du pays, au développement scientifique, à l'amélioration des conditions techniques. On comprend pourquoi la Révolution d'octobre a mis au rang des problèmes les plus urgents l'abolition complète de l'analphabétisme. Un décret du gouvernement soviétique, daté du 26 décembre 1919, « Sur l'Élimination de l'Analphabétisme au sein de la Population... » marqua le

point de départ d'une vaste campagne, étendue à la totalité du territoire, et à toute la population comprise entre huit et cinquante ans, pour donner une instruction élémentaire aux illettrés.

Pendant les premières années de la Révolution, entre 1917 et 1920, la lutte contre l'analphabétisme s'avérait particulièrement difficile. La guerre civile durait encore et, cependant, une mesure fut prise qui marqua une étape décisive dans le combat contre l'ignorance. L'armée tout entière devint une école où des millions de paysans illettrés en uniforme furent tenus de suivre des cours organisés, dès septembre 1919, dans chaque compagnie d'infanterie, dans chaque batterie, dans chaque escadron, dans chaque détachement. A la fin de la guerre, les soldats démobilisés regagnèrent leurs villages et leurs foyers avec des connaissances suffisantes pour entreprendre à leur tour l'éducation des habitants des campagnes les plus reculées.

C'est surtout à partir de 1920 que la lutte contre l'analphabétisme prit des proportions gigantesques. Les institutions gouvernementales, les syndicats, les organisations de jeunesse et diverses sociétés de caractère bénévole, comme le mouvement « A bas l'analphabétisme ! » rivalisèrent d'efforts pour répandre l'instruction dans les masses ouvrières et paysannes. C'est par millions qu'hommes



Photos Bureau d'Information Soviétique

en grande partie les succès remportés par la science soviétique. La photo de gauche, prise à Tachkent (capitale de l'Uzbékistan, république soviétique de l'Asie centrale) en 1925, montre des

femmes suivant un cours d'instruction primaire. La photo de droite a été prise récemment à l'institut médical de Bakou, capitale de la république soviétique d'Azerbaïdjan, pendant un cours d'anatomie.

et femmes apprirent à lire et à écrire. En juillet 1920, le Commissariat du Peuple à l'Éducation (aujourd'hui le ministère de l'Éducation nationale) institua un comité spécial chargé de coordonner sur tout le territoire russe les efforts des organismes engagés dans la lutte contre l'analphabétisme.

En dépit de son dénuement et des ravages causés par la guerre, le pays sut trouver des milliers de tonnes de papier pour les cahiers et les manuels scolaires ; du bois et du pétrole pour chauffer les locaux ; des bottes et des vêtements chauds pour les instructeurs itinérants.

Les journées de travail furent réduites de deux heures, sans abattement de salaire, pour ceux qui suivaient les cours d'instruction élémentaire. A l'échelon municipal, dans chaque ville, dans chaque village, on créa des services spéciaux pour lutter contre l'analphabétisme. Les autorités responsables de l'éducation furent autorisées à utiliser non seulement les écoles, mais encore certains locaux administratifs et des édifices publics.

On enrôla pour cette lutte, non seulement des professeurs, mais des médecins, des agronomes, des ingénieurs, des bibliothécaires, des fonctionnaires de l'administration publique ; tous les étudiants des universités et les élèves des classes supérieures. Tous ceux qui savaient lire et

écrire se faisaient un devoir patriotique de se joindre à la campagne contre l'ignorance.

Pour surmonter les obstacles, on déploya des trésors d'ingéniosité. Quand l'encre venait à manquer, on en extrayait de la betterave. Là où le papier écolier faisait défaut, on écrivait sur du papier d'emballage ou sur des planches.

Les méthodes étaient adaptées aux circonstances locales. Ainsi, l'instruction était donnée dans la langue maternelle des groupes à instruire. Dans les régions orientales, où les anciennes coutumes qui faisaient aux femmes une condition humiliante conservèrent leur influence pendant les premières années du régime soviétique, on ouvrit des écoles distinctes pour les personnes de sexe féminin. Pour les nomades qui conduisent leurs troupeaux de pâturage en pâturage, on créa des écoles mobiles qui s'attachèrent à leurs pas. Il fallut élaborer des formes et des méthodes nouvelles d'instruction pour les travailleurs du rail et de la route, pour les équipes de bûcherons, pour tous les travailleurs saisonniers. Les mères d'enfants en bas âge ne furent pas oubliées : pour elles, des garderies s'ouvrirent à côté des écoles où elles venaient s'instruire.

Suite  
au  
verso

LA PLUS GRANDE  
C A M P A G N E  
(Suite)

# 22 millions d'adultes apprirent à lire et à écrire en 1930-1931

L'opération se déroulait sur une telle échelle qu'elle exigeait non seulement une grande diversité dans les méthodes, mais aussi une révision complète des manuels scolaires et des auxiliaires de l'enseignement.

Le premier livre de lecture spécialement conçu pour les adultes par les autorités soviétiques fut publié en 1918. Il fut bientôt suivi d'une série d'ouvrages analogues, que l'on diffusa à des millions d'exemplaires. Les premiers essais d'utilisation de manuels scolaires ordinaires s'étaient soldés par un échec. Les phrases enfantines provoquaient les sourires et les rires d'un auditoire adulte. Pour cette nouvelle sorte d'élèves, il fallait créer un matériel de lecture spécial, adapté à leur mentalité. Les progrès, dès lors, purent devenir plus rapides.

On s'avisait aussi de la nécessité de varier les manuels selon qu'on s'adressait à des ruraux ou à des citadins, ou à des populations du grand Nord. Les livres de lecture conçus pour les adultes contenaient des poèmes et des récits sur des thèmes d'actualité, ainsi que des articles consacrés à des problèmes pratiques : lutte contre la sécheresse, jardinage, etc. Les cours de langue russe permettaient d'apprendre à rédiger une lettre d'affaires. L'enseignement de l'arithmétique mettait l'accent sur les applications d'un intérêt immédiat pour des adultes, qui apprenaient ainsi à évaluer les récoltes, à calculer des rendements et à faire d'autres mesures d'ordre pratique.

Les programmes scolaires comportaient 330 heures de cours, dont 200 consacrées à la langue maternelle et 130 au calcul — ceci pour les analphabètes complets. Pour ceux qui savaient tout juste lire et écrire, la répartition des heures était différente : 145 heures étaient réservées à la langue maternelle, 125 au calcul et 60 à la géographie. En fin de cours, on recommandait aux participants quelques ouvrages simples. Un périodique spécial, « A bas l'analphabétisme ! », était imprimé en gros caractères. Le journal paysan « *Bednota* » (Le pauvre paysan) publiait un supplément pour les débutants. Parallèlement paraissait toute une série de livres de lectures faciles.

L'Etat et les organismes publics multiplièrent leurs efforts pour créer et développer un vaste réseau de bibliothèques de prêt, de clubs et de centres éducatifs, afin de répondre à une demande sans cesse accrue de la part des masses nouvellement sorties de l'ignorance. L'édition connut, elle aussi, une nouvelle extension.



La plupart de ceux qui s'enrôlaient dans la lutte contre l'analphabétisme n'appartenaient pas à la profession enseignante, il était essentiel de les guider et de leur fournir des méthodes : les professeurs des écoles normales et les instituteurs apportèrent une contribution très importante dans ce domaine.

Sur le plan local, les écoles publiques firent office de centres de formation pédagogique. Elles ouvrirent un service de documentation et organisèrent des réunions permettant des échanges d'informations ainsi que des stages pédagogiques de courte durée. Tous ceux qui voulaient s'y adresser recevaient aide et assistance.

Le Commissariat du Peuple à l'Education édita et diffusa divers auxiliaires de l'enseignement et des journaux éducatifs ; il centralisa les conclusions des expériences locales et envoya des experts dans toutes les provinces pour que l'on puisse bénéficier de leurs conseils.

En 1926, le nombre d'analphabètes avait diminué de plus de moitié et, en 1932, « l'armée de la culture » engagée dans la lutte contre l'ignorance comptait près de 1 200 000 recrues, tandis que le mouvement « A bas l'analphabétisme ! », avec ses 50 000 et quelque filiales, groupait plus de cinq millions de membres. Pendant la seule période de 1929 à 1932, plus de 32 millions d'hommes et de femmes apprirent à lire et à écrire dans les classes d'alphabétisation. La campagne prit forme dans un temps étonnamment court et avec des résultats surprenants : 1 300 000 personnes apprirent à lire et à écrire en 1927-1928 ; 2 700 000 en 1928-1929 ; 10 500 000 en 1929-1930 et 22 millions en 1930-1931.



EN 1939, la proportion d'analphabètes était tombée à 4,9 % pour les hommes, à 16,6 % pour les femmes. Les résultats obtenus dans les républiques non russes de l'Union soviétique sont encore plus saisissants : en treize ans, c'est-à-dire de 1926 à 1939, l'analphabétisme a reculé dans les proportions suivantes : pour le Tadjikistan : de 96,3 % à 28,3 % de la population ; pour l'Ouzbékistan : de 89,4 % à 32,2 % ; pour le Turkménistan : de 87,5 % à 32,8 % ; pour le Kirghizistan : de 84,9 % à 30 % ; pour le Kazakhstan, de 77,2 % à 23,7 %. Depuis la guerre, l'analphabétisme a complètement disparu sur tout le territoire de l'Union soviétique.

L'enseignement primaire et l'enseignement secondaire du premier cycle sont, depuis longtemps déjà, obligatoires pour tous en U.R.S.S., et cette obligation s'étend progressivement à tout l'enseignement du second degré. Aujourd'hui, 50 400 000 habitants de l'Union soviétique, soit un sur quatre, font des études sous une forme ou une autre. Le nombre d'établissements d'enseignement et de bibliothèques va sans cesse croissant. On compte aujourd'hui plus de 400 000 bibliothèques, 147 000 de plus qu'il y a dix ans, soit, en moyenne, une bibliothèque pour 500 habitants.

Le premier pas, dans ce progrès gigantesque de la culture, a été une lutte difficile contre l'analphabétisme.

Des milliers de citoyens soviétiques, pour qui les écoles d'alphabétisation furent la voie d'accès à l'éducation, s'en souviennent encore avec reconnaissance.

*Serajima Liubimova, auteur de cet article, a commencé à travailler dans les écoles pour adultes en 1917, d'abord à Moscou, puis en Asie Centrale. Elle a joué un rôle important dans le développement de l'instruction publique à Moscou et dans d'autres villes de l'Union Soviétique. Peu avant 1940, elle occupait un poste important au Service de l'Education des Adultes, dirigé par N.-K. Krupskaya.*

On trouvera de plus amples renseignements sur ce sujet dans la brochure de M. Deineko, « Quarante années d'instruction publique en U.R.S.S. », publiée à Moscou en 1957 par les soins de la Maison des Editions en Langues Etrangères.



Photo Bureau d'Information Soviétique

## “ A bas l'analphabétisme ! ”

C'est surtout à partir de 1920 que diverses organisations et institutions rivalisèrent d'efforts pour répandre l'instruction dans les masses ouvrières et paysannes. Le mouvement « A bas l'analphabétisme ! » contribua grandement au succès de la lutte contre l'ignorance entreprise en U.R.S.S. dès les premières années de la Révolution, notamment grâce à sa maison spéciale d'éditions qui fournit des manuels et du matériel scolaire aux cours d'éducation des adultes. Le mouvement publia un périodique « A bas l'analphabétisme », dont voici la première page du n° 35, 1924. A noter les gros caractères.

# ANALPHABÉTISME ET REVENU NATIONAL

On ne peut pas considérer *a priori* que le pourcentage de personnes ayant une instruction minimum et le niveau du revenu national sont étroitement liés. Néanmoins, des données empiriques semblent indiquer qu'il existe entre eux une certaine relation.

Le *Rapport préliminaire sur la situation sociale dans le monde*, publié par l'Organisation des Nations Unies, contient un tableau qui énumère 75 pays et territoires, groupés suivant l'importance du revenu par habitant en 1950. D'après ce tableau, dans 25 des pays considérés, le revenu par habitant atteignait ou dépassait l'équivalent de 300 dollars des Etats-Unis, dans 10 pays ce revenu était de 150 à 300 dollars et dans 40 pays il était inférieur à 150 dollars. En répartissant les pays en deux catégories, selon que le revenu par habitant atteint ou dépasse 300 dollars ou qu'il est inférieur à ce montant, et en partageant les taux d'analphabétisme chez les adultes en trois groupes correspondant aux trois niveaux que nous avons définis précédemment, on aura une idée de la relation entre ces deux facteurs.

Considérons les 41 pays pour lesquels nous disposons des données relatives aux taux d'analphabétisme chez les adultes et au revenu par habitant en 1950. Dans les 12 pays où le taux d'analphabétisme était élevé, le revenu par habitant était relativement bas. A l'exception du Japon, les 16 pays où le taux d'analphabétisme était bas avaient un revenu par habitant relativement élevé. Les 13 autres pays, où les taux d'analphabétisme oscillaient entre 20 et 49 %, avaient tous, sauf deux — Porto Rico et le Venezuela — un revenu par habitant inférieur à 300 dollars.



EXAMINONS maintenant l'évolution du revenu par habitant dans quatre pays, par rapport au niveau et au mouvement des taux d'analphabétisme :

Aux Etats-Unis d'Amérique, le taux d'analphabétisme est tombé de 20 % en 1870 à 10,7 % en 1900 et a continué de baisser depuis le début du siècle. Il était de 3,2 % en 1950. Le produit national brut par habitant, exprimé en dollars de 1929, était passé de 268 dollars pour la période 1869-1878 à 542 dollars pour la période 1899-1908. Il a continué d'augmenter ensuite (sauf pendant les années de crise qui ont suivi 1929), pour atteindre, en 1953, 1.200 dollars environ, ce qui représente un niveau élevé. Le revenu par habitant a donc plus que doublé entre le début et le milieu du siècle. On remarquera que, vers 1870, le taux d'analphabétisme aux Etats-Unis était déjà relativement bas. Il est évident que l'accroissement rapide de la prospérité aux Etats-Unis est dû à de nombreux facteurs, notamment à la découverte de ressources naturelles et au rythme accéléré de l'accumulation du capital, mais l'on constate néanmoins un parallélisme entre la diminution de l'analphabétisme et l'augmentation du revenu par habitant.

En Norvège, sur la base des prix de 1938, le produit national brut est passé de moins de 1.000 couronnes par habitant au début du siècle à plus de 2.500 couronnes en 1953, soit une augmentation de plus de 150 %. Cela représente un taux d'accroissement supérieur à celui qu'ont connu les Etats-Unis pendant la période correspondante. Il n'existe pas de statistique de l'analphabétisme, mais étant donné que, depuis 1875 au moins, le nombre des enfants de 7 à 14 ans recevant une instruction a toujours été élevé par rapport à l'ensemble de la population de ce groupe d'âge, on peut supposer que l'instruction élémentaire avait atteint un niveau très élevé en Norvège, au début du siècle. Le pourcentage de fréquentation scolaire, qui était de 84,3 % en 1875 était déjà passé en 1940 à 91,4 %. Ici encore, on constate qu'il existe un lien entre le niveau d'instruction des habitants et la capacité de production du pays.

En Italie, l'augmentation du revenu national a été moins rapide qu'aux Etats-Unis ou en Norvège. Au début du siècle, le revenu par habitant, sur la base des prix de 1938, était de 2 300 lires environ. En 1954, il était passé à

3 500 lires environ, soit une augmentation de 50 % en cinquante ans. La population de l'Italie comptait à peu près 50 % d'illettrés au début du siècle, mais le taux d'analphabétisme a beaucoup diminué depuis. On l'estimait, pour les adultes, à 10-15 % aux environs de 1950.

L'Espagne a connu une évolution assez semblable à celle de l'Italie. Sur la base des prix de 1929, le revenu par habitant est passé de 850 pesetas environ vers le début du siècle à quelque 1.200 pesetas en 1953, ce qui représente, en cinquante ans, un taux d'augmentation légèrement inférieur à 50 %. On peut remarquer qu'au début du siècle le taux d'analphabétisme en Espagne était encore plus élevé qu'en Italie, tandis qu'en 1950 il était tombé à moins de 20 % pour la population âgée de 10 ans et plus, ce qui place aujourd'hui l'Espagne dans le groupe des pays relativement les plus avancés au point de vue de l'instruction élémentaire.

Le développement de l'instruction dans un pays est peut-être encore plus étroitement lié à la répartition du revenu dans ce pays qu'au montant du revenu par habitant. Lorsque le revenu est concentré entre les mains d'une petite partie de la population, l'instruction tend à être le privilège de quelques-uns, et une grande partie de la population demeure analphabète. D'autre part, lorsqu'un plus grand nombre de personnes savent lire et écrire et que l'instruction en général est plus répandue, l'écart diminue entre les ressources du groupe d'habitants ayant un revenu élevé et celles des personnes à faible revenu, et l'on tend vers une répartition plus égale de l'ensemble du revenu national.

On ne dispose toutefois de statistiques sur la répartition du revenu qu'en ce qui concerne un petit nombre de pays et ces statistiques ne se prêtent guère à des comparaisons de pays à pays. Le rapport de l'Organisation des Nations Unies, déjà mentionné, cite l'exemple de quatre pays : Ceylan, le Salvador, Porto Rico et l'Italie, où, vers 1950, un tiers ou même davantage du revenu national total était perçu par le dixième le plus riche de la population. Dans cinq autres pays — Canada, Danemark, Etats-Unis, Royaume-Uni, Suède — le groupe ayant le revenu le plus élevé, représentant un dixième de la population, recevait moins d'un tiers du revenu total. On remarquera que, dans tous les pays du premier groupe, le taux d'analphabétisme est plus élevé que dans ceux du second. D'autre part, dans le cas des Etats-Unis et du Royaume-Uni par exemple, on constate que la concentration du revenu a tendance à être moins marquée qu'au cours d'une période antérieure.



LA proportion du revenu national qui est consacrée aux dépenses relatives à l'éducation représente un autre aspect des rapports entre le développement de l'instruction et le revenu. Une étude récente de l'Unesco, (*Dépenses publiques afférentes à l'éducation*, Paris, 1955), montre que le total des dépenses consacrées à l'enseignement par les Etats et les collectivités locales vers 1950 va de moins de 1 % à plus de 5 % du revenu national total du pays. Si nous groupons les pays en deux catégories selon qu'ils consacrent plus ou moins de 2 % de leur revenu national à l'éducation, et si nous les répartissons, d'autre part, selon le taux d'analphabétisme parmi les adultes, nous constatons que, d'une façon générale, les pays où le taux d'analphabétisme chez les adultes est élevé consacrent à l'éducation une faible part de leur revenu national, et inversement.

La comparaison des données révèle que certains des pays dont le revenu national est relativement faible consacrent néanmoins à l'éducation une partie assez importante de leurs ressources. Il est évident qu'en valeur absolue les dépenses d'éducation dans ces pays sont souvent très modestes à côté de celles des pays les plus prospères. Il y a lieu de remarquer également que, pour ces derniers, les dépenses de l'Etat dans de nombreux autres domaines sont généralement très importantes, ce qui fait que le pourcentage que représentent les dépenses consacrées à l'enseignement demeure relativement peu élevé.

# UN ROI INVITE SON PEUPLE A S'INSTRUIRE

Tous ceux qui ont récemment voyagé au Maroc ont pu voir, tirée à des milliers d'exemplaires, une affiche qu'on retrouve jusque dans les plus petits villages. Elle représente le roi Mohammed V qui, en ouvrant les bras, invite le peuple à s'instruire et, au-dessous, une petite école vers laquelle se précipitent hommes, femmes et enfants. C'est ainsi qu'a été lancée la première campagne nationale de lutte contre l'analphabétisme, précédée d'une diffusion massive de trois millions de tracts et annoncée à grand renfort de haut-parleurs fixes ou montés sur automobile.

La Ligue marocaine pour l'éducation de base et la lutte contre l'analphabétisme, qui eut, dès le début, l'initiative et la responsabilité essentielle de ces campagnes, disposa de l'appui des membres de l'enseignement officiel et privé, des étudiants, des commerçants, des ouvriers, des artisans, qui répondirent avec enthousiasme à son appel.

L'un des premiers actes de la Ligue fut d'éditer en un temps relativement court un ouvrage de lutte contre l'analphabétisme comprenant des notions élémentaires de lecture, d'écriture et de calcul. La première édition eut des résultats surprenants, et plusieurs autres éditions furent nécessaires. Le 16 avril 1956, date de l'ouverture de la campagne, 350 000 adultes, femmes et hommes, se présentèrent à la porte des écoles pour s'instruire. Il fallut mobiliser 10 000 instituteurs et institutrices.

Le désir d'apprendre et l'enthousiasme étaient tels qu'on vit partout, dans les magasins, les échopes, les bureaux, les ateliers et jusqu'aux coins des rues, les hommes du peuple se grouper pour réviser ensemble leurs leçons. On vit même, à Casablanca par exemple, des adultes tenter d'entrer de force dans les classes comblées. La ligue entreprit d'instruire et d'éduquer jusqu'aux détenus dans les prisons et aux malades dans les hôpitaux.

Quelques mois après la fin de la campagne, le service de l'éducation de base inaugura une période de révision pour que les nouveaux alphabètes ne perdent pas les connaissances acquises. A l'heure actuelle, le Service se propose de déclencher une nouvelle campagne et d'entamer le second cycle qui doit conduire tous ceux qui ont été alphabétisés au niveau du certificat d'études primaires.

Dès les premiers jours de la campagne, les enseignants bénévoles qui n'étaient pas rompus à la profession se heurtèrent à maintes difficultés, que la Ligue s'efforça d'aplanir en organisant des cours d'orientation, dans les écoles mêmes, ou à la radio.



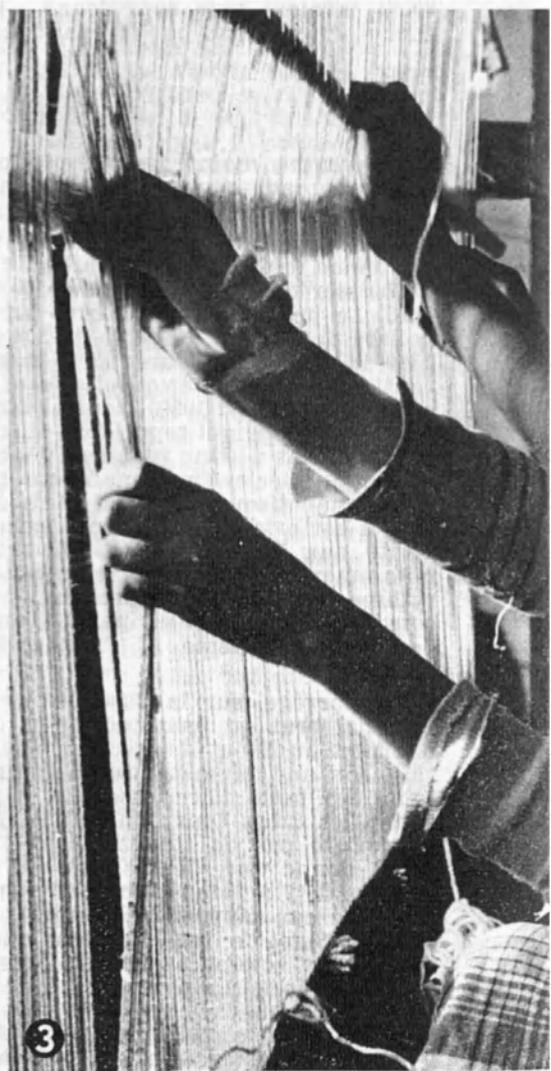
D'autres difficultés se présentèrent dont certaines dues à la complexité de la langue arabe. Comment l'adulte alphabétisé, qui commence à lire dans un livre dont chaque lettre est vocalisée pourrait-il lire et comprendre journaux, revues et autres publications courantes dont les textes ne sont pas du tout ou sont très peu vocalisés ? Un hebdomadaire spécial, *Manar el Maghrib* (Le Phare du Maroc) fut créé par la Ligue afin de surmonter cet obstacle dans une certaine mesure.

Les milliers d'adultes que les campagnes contre l'analphabétisme initient sur le tard à la lecture disposent maintenant pour faciliter leur instruction d'un nouveau système d'impression, dû à M. Ahmed Lakhdar, secrétaire général de la Commission nationale marocaine pour l'Unesco, et chef du service de l'éducation de base au Ministère de l'Education nationale.

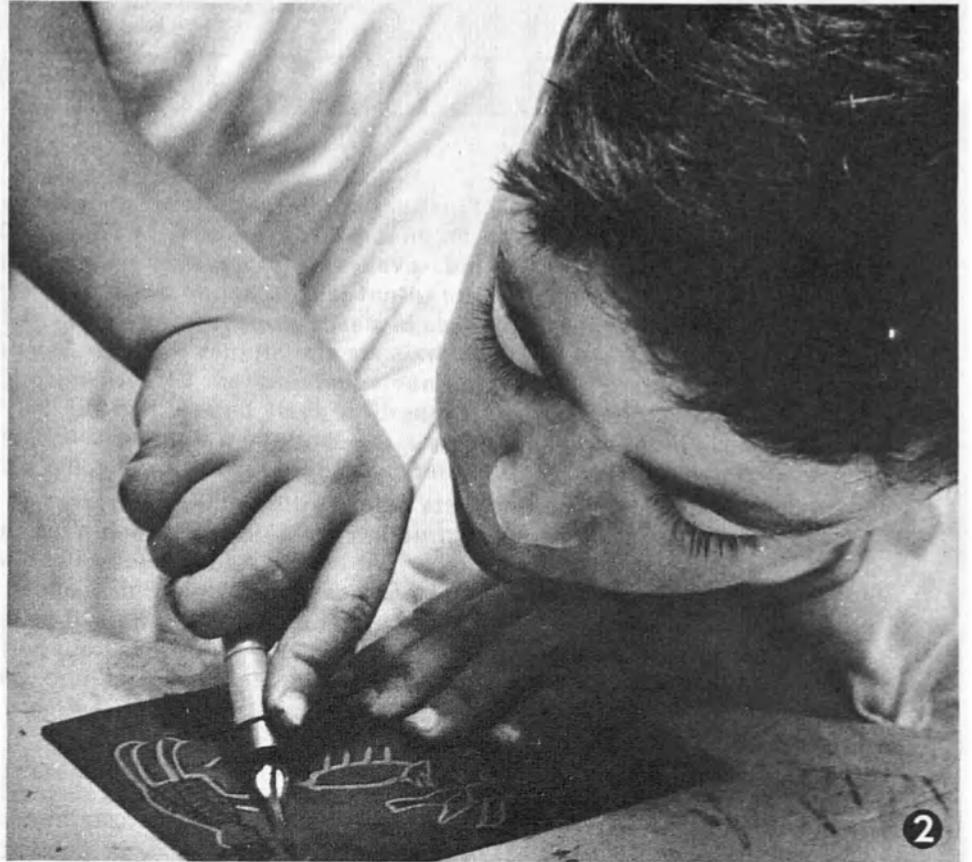
Bien que l'alphabet arabe n'ait que trente lettres, il faut 475 à 800 caractères d'imprimerie pour l'impression des textes avec voyelles. Or, M. Lakhdar est parvenu à réduire à 87 le nombre des caractères nécessaires à l'impression d'un texte arabe entièrement voyellé, ce qui a permis d'adapter ce système aux machines à écrire de type standard et aux linotypes. Le système de M. Lakhdar a été adopté par le gouvernement marocain et accueilli avec intérêt par la Conférence des Commissions nationales arabes pour l'Unesco qui s'est réunie à Fez, au Maroc, en janvier dernier.

Dès que ce système sera appliqué à l'impression des journaux et des revues, il apportera un très précieux encouragement aux lecteurs et donnera une nouvelle impulsion aux campagnes contre l'analphabétisme.

La Ligue marocaine a l'intention d'étendre son champ d'action et d'ouvrir des centres d'éducation de base à travers le pays. Elle considère que sa tâche ne sera pas réellement accomplie avant que les derniers illettrés aient disparu et que le peuple marocain tout entier ait vraiment pris conscience de ses responsabilités et de ses devoirs sur les plans national et humain.



Entreprise pour compléter l'école et pour atteindre des domaines et des milieux que celle-ci ne pouvait toucher, l'œuvre du Service



de la Jeunesse et des Sports du Maroc revêt des formes diverses dont voici quelques aspects : 1) Cours de peinture dans un foyer

de la Jeunesse et des Sports à Rabat; 2) Cours de linogravure; 3) Activité traditionnelle : le tissage de tapis dans un foyer féminin au

Bidonville de Casablanca; 4) Jeux et expressions dramatiques dans une école de Salé. Voir aussi nos photos de la page 36.

# UNE ILLETRÉE A PARIS

**D**ANS les pays où l'instruction est gratuite et obligatoire depuis des générations, l'analphabétisme ne pose pas de problème national. Cependant, dans tous les pays, même les plus avancés, demeure un petit noyau d'adultes qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont jamais appris à lire ou à écrire. Vers le milieu de ce siècle, la majorité des pays de l'Europe septentrionale et occidentale comptaient de 1 % à 3 % d'illettrés ; mais les statistiques indiquent également que dans ces pays le nombre d'illettrés diminue constamment. Si, en 1946, on comptait en France 3,3 % d'analphabètes, cette proportion avait baissé, depuis 1901, de 30 % par décennie. En supposant que les progrès aient continué à se manifester dans les mêmes proportions depuis 1946, on peut estimer qu'aujourd'hui, en France, il n'y a pas plus de 2 % d'illettrés.

Quel est le sort de cette poignée d'hommes et de femmes qui ont réussi à se glisser entre les mailles de l'instruction obligatoire ? Quelle peut être l'existence d'un adulte illettré dans une société où tout est basé sur la lecture et l'écriture ? Récemment, une journaliste française s'est posé ces questions. Elle a découvert à Romainville, dans la banlieue parisienne, une ouvrière d'usine qui ne sait ni lire ni écrire. Les réponses données par cette femme au cours de l'interview que nous publions ci-dessous, révèlent le drame poignant de la vie d'une illettrée dans une grande capitale mondiale.

« Y a-t-il des mots que vous reconnaissez sans savoir les lire ?

— Il y en a trois. Les mots des stations de métro que je prends tous les jours : Lilas et Châtelet, et mon nom de jeune fille.

— Est-ce que vous les reconnaîtriez entre beaucoup d'autres ?

— Entre une vingtaine d'autres, je crois que je les reconnaîtrais.

— Comment les voyez-vous, comme des dessins ?

— Si vous voulez, comme des dessins. Le mot Lilas il est haut presque comme il est large, il est joli. Le mot Châtelet, il est trop allongé, je trouve qu'il est moins joli. Il est bien différent du mot Lilas à voir.

— Lorsqu'il vous est arrivé d'essayer d'apprendre à lire, cela vous a paru difficile ?

— Vous ne pouvez pas vous rendre compte. C'est quelque chose de terrible.

— Pourquoi surtout ?

— Je ne sais pas très bien. Peut-être parce que c'est si... petit. Vous excuserez, mais c'est forcé, je sais pas non plus m'exprimer.

— Il vous est très difficile de vivre à Paris, n'est-ce pas ? de vous déplacer ?

— Quand on a une langue, on peut aller à Rome.

— Comment faites-vous ?

— Il faut demander beaucoup, et réfléchir. Mais vous savez, on reconnaît très vite, plus vite que les autres. On est comme des aveugles, quoi, on a des coins où on se retrouve. Après, on demande.

— Beaucoup ?

— Dix fois à peu près pour une course dans Paris quand je quitte Romainville. Il y a le nom des métros, on se trompe, il faut revenir, demander encore, puis le nom des rues, des boutiques, les numéros.

— Les numéros ?

— Oui, je sais pas les lire. Je sais bien les compter dans ma tête, très bien pour ma paye et mes achats, mais je sais pas les lire.

— Jamais vous ne dites que vous ne savez pas lire ?

— Jamais. Je dis toujours la même chose, que j'ai oublié mes lunettes.

— Quelquefois vous êtes obligée de le dire ?

— Quelquefois oui, pour les signatures, à l'usine, à

la mairie. Mais voyez, toujours je rougis quand je dois le dire. Si vous étiez dans moi comme dans d'autres, vous comprendriez.

— Et pour votre travail ?

— A l'embauche, je le dis pas. Chaque fois, je joue ma chance. Ça marche en général, sauf quand il y a les fiches d'heures à remplir tous les soirs. Sans ça, je fais semblant.

— Partout ?

— Partout, au travail, chez les commerçants, je fais semblant de regarder les balances, les étiquettes. J'ai peur aussi qu'on me vole, qu'on me trompe, je me méfie toujours.

— Dans votre travail même, cela vous gêne-t-il ?

— Non. Je travaille bien. Je suis obligée de faire attention plus que les autres. Je réfléchis, je fais très attention. Ça va.

— Pour les achats de votre ménage ?

— Je sais toutes les couleurs de toutes les marques de produits que je me sers. Quand je veux changer de marque, une copine m'accompagne. Après, je me rappelle des couleurs de la nouvelle marque. On a beaucoup de mémoire, nous autres.

— Quelles sont vos distractions, le cinéma ?

— Non. Le cinéma, je ne comprends pas. Ça va trop vite, je comprends pas leur parler. Et, surtout, il y a trop d'écritures qui descendent. Les gens lisent des lettres. Après, les voilà bouleversés ou contents, alors je comprends plus. Je vais au théâtre.

— Pourquoi au théâtre ?

— On a le temps d'écouter. Les gens disent tout ce qu'ils font. Il n'y a rien d'écrit. Ils parlent lentement. Je comprends un peu.

— Autrement ?

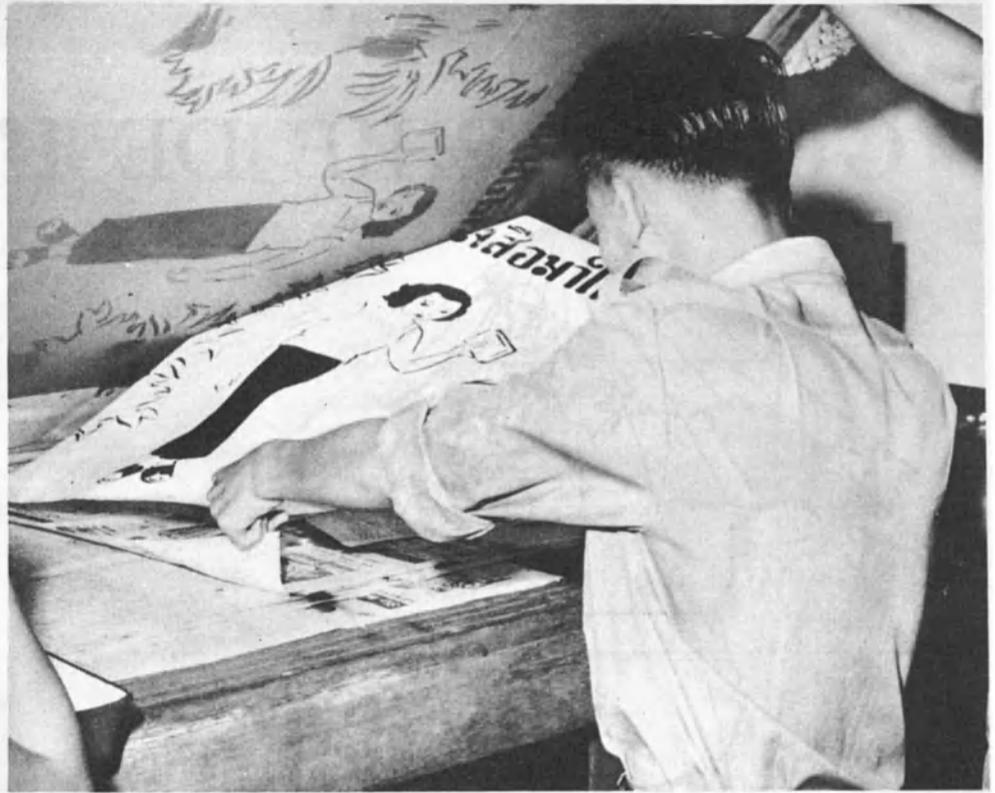
— J'aime la campagne, les sports à voir. Je ne suis pas plus bête qu'une autre, mais de pas savoir lire, on est comme un enfant.

— Vous oubliez quelquefois que vous ne savez pas lire ?

— Non, j'y pense tout le temps dès que je suis dehors. C'est fatigant, ça fait perdre du temps. Pourvu que ça ne se vole pas, voilà ce qu'on pense tout le temps. On a tout le temps peur.

(Propos recueillis par Marguerite Duras.)

Article © reproduit grâce à l'aimable autorisation de « France-Observateur », 17 octobre 1957.



Photos Tufec

**DE BONNES NOUVELLES** pour les lecteurs d'un village de Thaïlande sont apportées par une affiche (ci-dessus, à gauche) annonçant l'arrivée de livres. La bibliothèque itinérante permet à ceux qui viennent d'apprendre à lire de ne pas retomber dans l'analphabétisme simplement parce qu'ils n'ont rien à lire. La production d'affiches (à droite) est une des activités du Centre d'Education de Base organisé à Oubol par le gouvernement thaïlandais et l'Unesco. Avant la création de la « charrette-bibliothèque », les journaux produits par les écoles des villages constituaient la seule lecture des villageois. Ces écoles dépendent du Centre de formation des maîtres d'Oubol, où des experts de l'Unesco travaillent aux côtés d'enseignants thaïlandais.

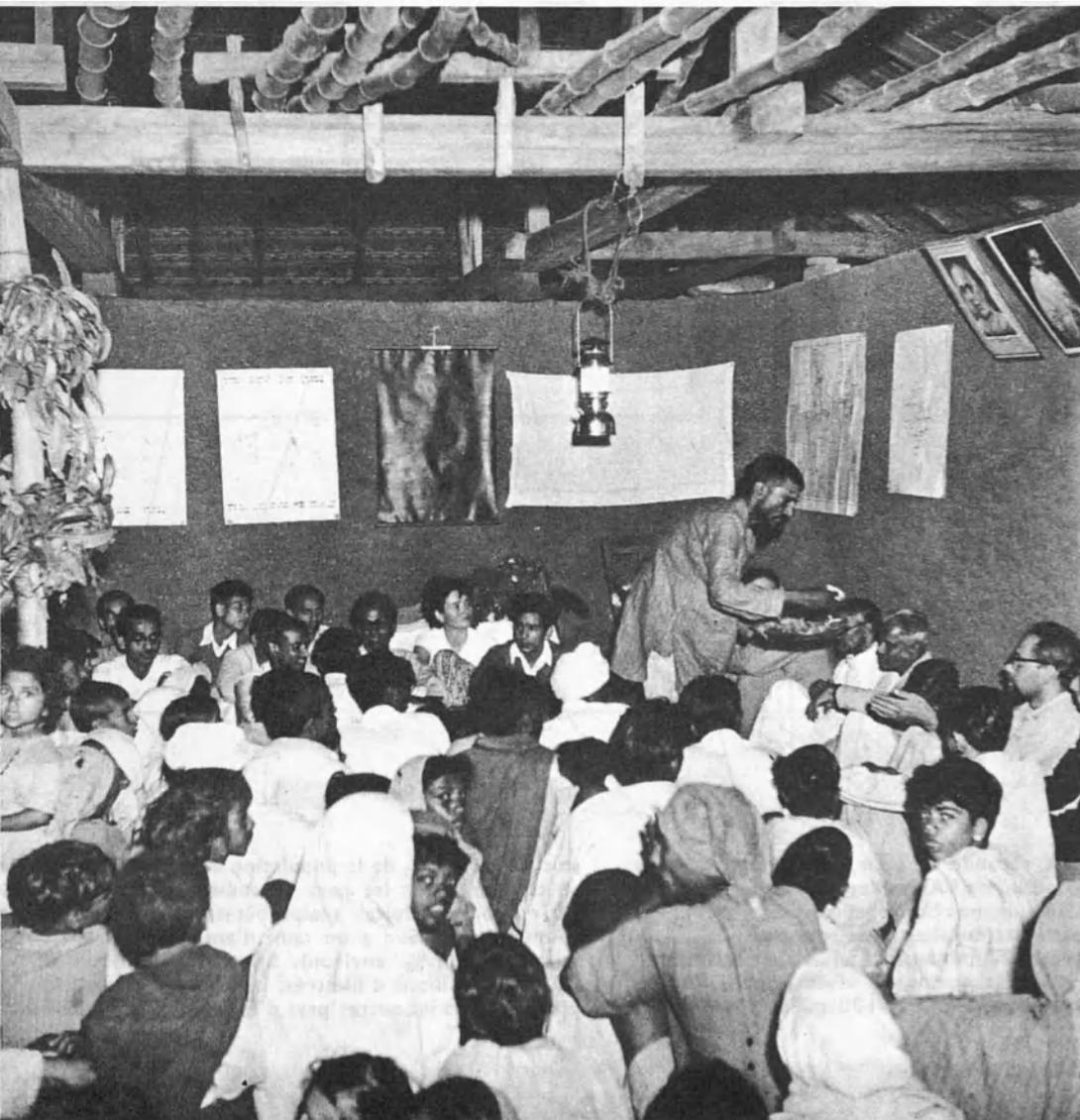
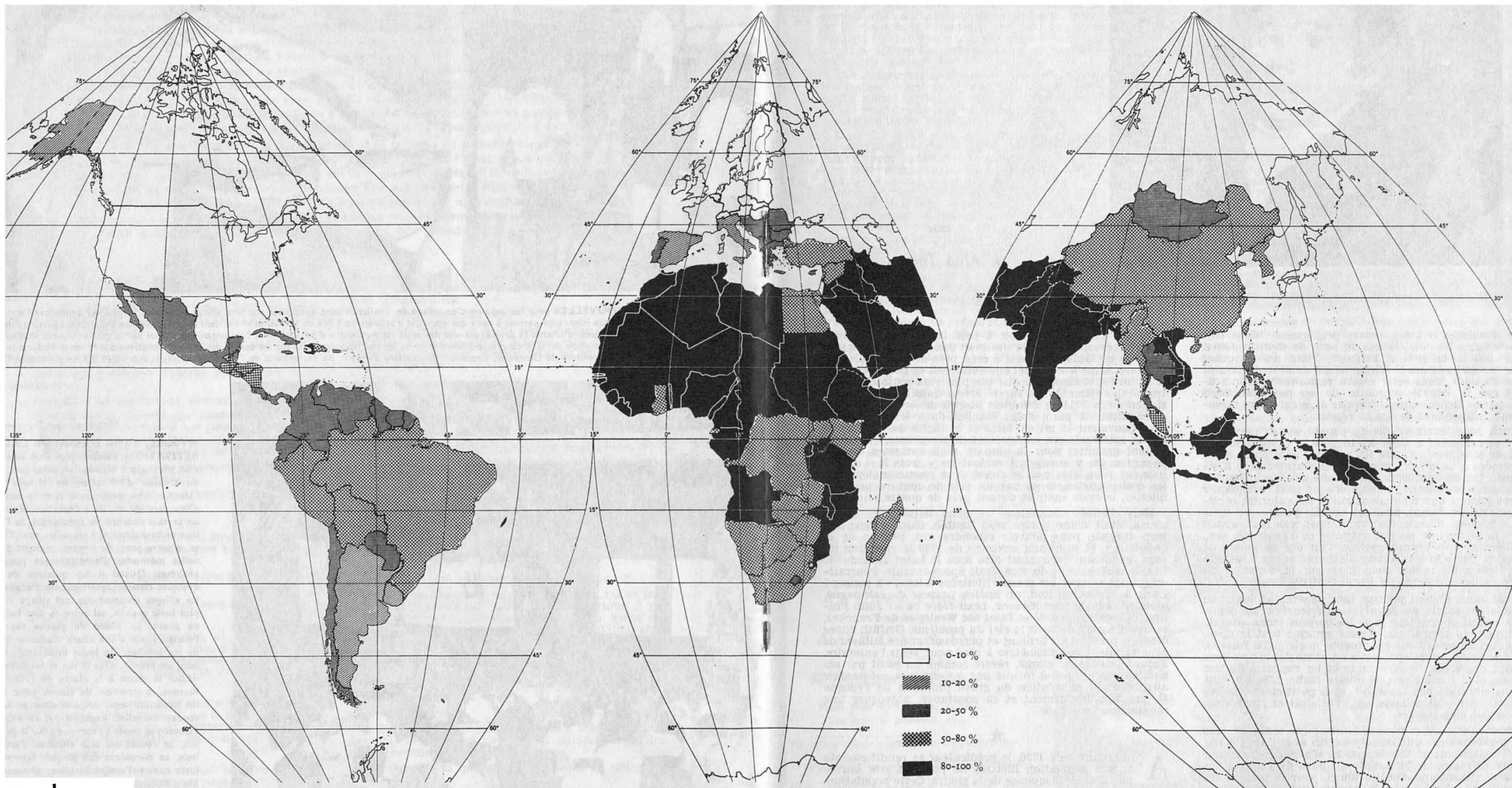


Photo Unesco par Bjorn Berndtson.

**MYSORE, BANC D'ESSAI DE L'ALPHABÉTISATION.** Pendant plus d'un an et demi s'est déroulée à Mysore, en Inde, sous l'égide du Conseil d'Education de Mysore et de l'Unesco, une expérience dont le but était, d'une part, de mettre à l'épreuve de la réalité un certain nombre de spécialistes de l'éducation de base destinés à travailler pour l'Unesco et, d'autre part, de mettre au point de nouvelles méthodes d'enseignement pour analphabètes. Quand il fut question de créer quelques classes expérimentales d'adultes dans les villages environnants, tel village offrit sa plus belle maison, tel autre sa plus belle salle de classe. La photo de gauche représente l'inauguration d'une classe d'adultes dans un de ces villages. Un jeune instituteur, qui est aussi un prêtre, offre le feu et les fleurs pour dédier la classe à la déesse de l'instruction. Partout, la création de classes pour adultes fut accueillie avec enthousiasme et les méthodes nouvelles, dégagées par un expert de l'Unesco et mises à l'épreuve pour la première fois, se révélèrent très efficaces. Partout en Inde, se déroulent des projets nationaux de lutte contre l'analphabétisme; plusieurs sont liés à l'Unesco d'une manière ou d'une autre, mais il faut surtout citer le Centre national d'éducation de base, qui est en voie de formation près de Delhi, et auquel l'Unesco participe d'une manière active, notamment par l'envoi d'experts. L'Inde bénéficie également du programme Unesco de production d'ouvrages de lecture pour nouveaux alphabètes et nouveaux lecteurs. Enfin, la Bibliothèque de Delhi, créée par le gouvernement de l'Inde et l'Unesco joue également un grand rôle dans la lutte engagée contre l'analphabétisme.

# GÉOGRAPHIE DE L'ANALPHABÉTISME AU MILIEU DU XX<sup>ème</sup> SIÈCLE



L'alphabétisme des adultes est plus répandu en Asie, en Afrique et dans certaines parties de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, bien qu'il y ait encore des millions d'illettrés dans de nombreux autres pays où l'éducation s'est développée de façon satisfaisante. Les pays du Sud de l'Asie centrale renferment environ un tiers des 700 millions d'adultes analphabètes du globe. Un peu plus d'un quart des illettrés du monde vivent dans l'Asie de l'Est. Dans toute l'Afrique, il doit y avoir au moins 100 millions d'illettrés,

soit 80 ou 85 % de la population adulte totale. Cent autres millions d'illettrés se trouvent dans les pays du sud-est et du sud-ouest de l'Asie. Avec quelque 40 millions d'adultes analphabètes, l'ensemble de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud a un taux d'alphabétisme à peu près égal au taux moyen du globe (44 % environ). Les pays de l'Europe méridionale représentent 20 autres millions d'illettrés. Le reste de la population analphabète du globe est dispersé dans les autres pays d'Europe, dans l'Amérique du Nord et en Océanie.

D'après la grande enquête *L'alphabétisme dans le monde au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle*, publiée récemment par l'Unesco et d'où est tirée cette carte, voici quelques-unes des zones où les taux d'alphabétisme étaient les plus grands vers 1950 : Afghanistan, Ethiopie, Népal, Arabie Séoudite et Yemen (95-99 %), Soudan, Libéria, Libye (90-95 %) ; Maroc, Nigeria, Haïti, Iran, Irak (85-90 %) ; Algérie, Tunisie, Cambodge, Inde, Indonésie, Pakistan, Vietnam, Jordanie (80-85 %).



# L'HOMME QUI APPRIT À LIRE À SON PAYS

par

J. Alun Thomas

**P**eu d'hommes ont fait œuvre plus grande, dans leur vie, qu'un humble Gallois du nom de Griffith Jones. Il était né en 1683 à Penboyr, l'une des paroisses situées sur les hauteurs charmantes qui dominent Tivyside (Galles du Sud), dans cette région remarquable non seulement par la beauté prenante de ses paysages, mais encore par sa riche culture littéraire et le caractère farouchement indépendant de ses habitants.

Griffith Jones était un fils du peuple, et ses premières années se passèrent à aider les bergers et à apprendre le métier de tourneur sur bois. S'il est vrai qu'il passa quelques années à la *grammar school* de Carmarthen, il ne fréquenta jamais l'université ni aucune des « académies » bien connues de l'époque ; néanmoins, on peut revendiquer pour cet homme que n'aimaient guère les autorités ecclésiastiques de son temps, pour cet humble pasteur de campagne, l'honneur d'avoir, tout seul ou peu s'en faut, appris à lire à la plupart de ses compatriotes et d'avoir été, sans véritablement s'en rendre compte, l'un des pionniers de l'éducation des adultes. Avant d'exposer ce que fut son œuvre, jetons un rapide coup d'œil sur la situation du pays de Galles au temps du jeune Griffith Jones.

Les habitants étaient presque tous pauvres, et, bien que la population totale du pays fût inférieure à un demi-million, c'était encore trop pour les moyens techniques de l'agriculture du temps, qui, comme presque tout le reste, étaient fort en retard sur les progrès, quels qu'ils fussent, réalisés alors en Angleterre. Mais on avait développé à un très haut degré l'esprit d'entraide et les rapports de bon voisinage, et il y avait peu de misère réelle. L'Eglise était dans une situation peu favorable, et le petit clergé, de qui la population aurait attendu qu'il l'éclairât et l'instruisit, était souvent bien pauvre.

Un essai d'éducation populaire avait été tenté en 1650 par le gouvernement du Commonwealth avec l'Act for the Better Propagation of the Gospel in Wales (loi pour une meilleure diffusion de l'Évangile au pays de Galles). On fonda une soixantaine d'écoles libres, pour la plupart du type *grammar school* : mais la Restauration de 1660 porta un coup fatal à ce mouvement.

L'activité considérable déployée par la S.P.C.K., ou Society for Promoting Christian Knowledge (Société d'encouragement à l'instruction chrétienne), fondée en 1698, a marqué un progrès important dans l'enseignement de la classe pauvre. D'abord essentiellement limitée à Londres, son influence se répandit rapidement dans le reste de l'Angleterre et dans le pays de Galles.

La société fut une véritable bienfaitrice pour le pays de Galles : bibles, livres de prières et ouvrages religieux classiques, en gallois et en anglais, furent répandus dans le

pays soit gratuitement, soit à prix très modiques. Aidée par les correspondants qu'elle avait dans toutes les régions du pays de Galles, la société créa près de cent écoles, et l'enthousiasme avec lequel elle s'efforçait de propager l'instruction fut si communicatif que plusieurs centaines d'autres écoles élémentaires furent créées dans tout le pays — si bien qu'en 1714 on comptait jusqu'à douze bibliothèques diocésaines ou paroissiales établies dans les centres où elles pouvaient le mieux faciliter la tâche des prêtres et autres intéressés qui manquaient de ressources. Ces écoles étaient gratuites pour la plupart, mais certaines étaient payantes. On y enseignait surtout les « trois R » agréablement complétés par le chant (que n'enseignaient pas les écoles anglaises) et par un peu de couture pour les fillettes, le cycle complet durant près de quatre années.

Mais l'effort magnifique et sans défaillance de la S.P.C.K. était d'une portée trop limitée, d'une conception trop inégale, pour pouvoir répondre aux besoins de la population, et jusqu'aux environs de 1730 la situation du pays, gémissant pour ainsi dire sous le lourd fardeau de l'analphabétisme et du vice, était épouvantable. Pourrait-on jamais amener ces masses illettrées à lire et à penser ? Dans la Galles du Sud, un ancien pasteur de campagne, alors recteur de Llanddowror, beau-frère de sir John Philips (l'éducateur réputé et l'ami des Wesley et de Francke), se sentit assuré de tenir la clef du problème. Griffith Jones était un prédicateur brillant et persuasif, et des milliers de gens faisaient des kilomètres à pied pour venir l'entendre. Enfant terrible du clergé, révérend comme un saint par ses auditeurs, réprouvé et insulté par ses ennemis, cet homme allait trouver la solution du grave problème de l'époque et, par son dévouement et sa constance, provoquer une renaissance nationale.



**A**ux environs de 1730, le prédicateur se rendit compte qu'une population illettrée ne pourrait être sauvée par la seule éloquence de la chaire. Cette population, il fallait l'instruire ; et l'enseignement devait être gratuit, simple dans ses objectifs comme dans ses méthodes, et dispensé dans la langue de tous les jours. Il avait déjà joué un rôle dans le mouvement scolaire de la S.P.C.K., et la société allait l'aider dans sa nouvelle entreprise : les Circulating Welsh Charity Schools (écoles itinérantes gratuites du pays de Galles).

Son plan consistait à former des maîtres d'école dans sa paroisse de Llanddowror et à les envoyer d'une paroisse à l'autre sur l'invitation du pasteur du lieu, l'école demeurant sur place trois mois environ — généralement l'hiver, lorsque les travaux des champs étaient interrompus. Il

fallait que ces écoles fussent absolument gratuites, de façon que le plus pauvre entre les pauvres pût en profiter, et les adultes tout comme les enfants étaient invités à s'y rendre. Le doyen de Bangor, John Jones, qui avait déjà donné presque toute sa fortune pour l'instruction des pauvres gens, a décrit la misère des habitants de son diocèse dans une lettre en date du 2 juin 1716 : « Dans nos parages, il est impossible d'amener les enfants pauvres à fréquenter l'école d'une façon suivie et régulière, car il leur faut sans cesse aller mendier leur pitance, attendu que chez nous il n'existe pas de taxe des pauvres. A l'époque de la moisson, leurs parents, qui sont de pauvres gens, les retirent de l'école en déclarant qu'ils aiment mieux les voir ne rien apprendre plutôt que de se passer des services qu'ils leur rendent. »

Le réformateur s'attaque à sa grande tâche en 1737, et ni la mort de son protecteur, sir John Phillips, survenue la même année, ni les gauseries ou les sarcasmes des critiques malintentionnés ne purent l'empêcher de consacrer toutes ses forces à réaliser le rêve de sa vie.

Mais il y avait aussi des signes encourageants, car un certain nombre d'ecclésiastiques se prononcèrent résolument pour Jones et répondirent par un concours généreux à ses demandes de fonds; des châtelains dont la sympathie allait aux méthodistes, des savants et des ecclésiastiques d'Angleterre allaient lui apporter un appui financier important. Mais ce qui fut le plus précieux pour le réformateur, ce fut d'avoir auprès de lui pendant près de vingt ans un adjoint énergique et capable en la personne de Mme Bidget Bevan. Belle, accomplie en tout, elle resta jusqu'à la mort de Jones fidèlement à ses côtés.

A quoi ressemblaient ces écoles ? Écoutons Jones nous dire lui-même comment elles fonctionnaient : « Quand le besoin se fait sentir d'une école gratuite (*charity school*) et que la population en désire la création, ou lorsqu'une telle initiative a toutes chances d'être bien accueillie, il n'est pas question de préparatifs pompeux ou de bâtiments coûteux; on choisit soit une église ou une chapelle, soit une maison vacante convenablement située, et l'on fait savoir immédiatement à la population qu'une école galloise s'ouvrira, à tel endroit et à telle date, et que tous ceux qui le désirent y seront instruits gracieusement et gratuitement pendant trois mois (les cours peuvent d'ailleurs être prolongés de trois mois ou plus, si la chose s'avère nécessaire; après quoi, ils sont transférés en quelque autre endroit où on les demande). »

Les maîtres travaillaient dur pendant trois ou quatre heures chaque jour, en fin d'après-midi ou le soir, et les élèves étaient deux ou trois fois plus nombreux qu'aux classes faites dans la journée. On leur donnait trois mois pour apprendre à lire et comprendre le catéchisme (les

« trois R » ne figuraient pas au programme des écoles itinérantes). Dans son rapport annuel pour 1745-1746 (soit dit en passant, les rapports avaient pour titre « *Welsh Piety* », probablement à l'instar de la *Pietas Hallensis* de Francke), Jones écrit : « Nous ne nous mêlons pas d'enseigner à former des lettres et des chiffres, ce qui demanderait plus de temps que la condition des élèves ne leur en laisse et plus d'argent que ma cassette ne me le permet. » Son but était moins de faire de ses élèves des *gentlemen* que des chrétiens. Il se rendait compte de l'importance d'une discipline sociale; mais ce à quoi il tenait avant tout, c'était gagner des âmes et faire naître la foi. Le souci de la religion passait avant toute autre chose.



Le réformateur était un homme pratique; l'enseignement devait être donné dans la langue de tous les jours, et, à l'époque, le gallois était de beaucoup la langue la plus répandue. Des érudits qui ont laborieusement dépouillé les rapports si substantiels de Jones, il n'en est aucun qui n'ait été confondu du succès irrésistible de ces écoles. L'analphabétisme disparaissait des villages les uns après les autres. Lentement mais sûrement le pays se dégageait des ténèbres de l'ignorance. Maîtres d'école et manuels scolaires ne suffisaient pas à répondre à la demande. L'ensemble de la population commençait à se montrer avide d'apprendre à lire et à penser. C'était le plus souvent la Bible qui leur servait de livre de lecture, l'alphabet et quelques constructions verbales simples étant imprimés sur la page de garde : ces gens, gagnés à l'instruction, y trouvaient en vérité une nourriture intellectuelle inépuisable. Mais comment les adultes illettrés pouvaient-ils avoir appris à lire en si peu de temps ? Cela s'explique en partie par le fait que l'orthographe galloise est régulière et phonétique.

Les méthodes de Griffith Jones peuvent sembler frustes et simplistes au regard des normes d'à présent, mais il n'en demeure pas moins que l'intérêt et la curiosité des gens étaient éveillés au plus haut point. Dans certaines paroisses, l'école demeurait pendant un, deux ou même trois trimestres, se rendant d'un point à l'autre de la même paroisse.

Outre les attaques malveillantes de son détracteur le plus acharné, John Evans, Jones eut quelques ennuis avec certains des maîtres, notamment avec ceux qui penchaient vers le méthodisme, mouvement qui déplaisait fort au clergé officiel. Mais il s'efforça, là comme ailleurs, d'imposer une discipline, et, dans sa volumineuse correspondance, il faisait preuve de beau-

Suite  
au  
verso

## WELCH PIETY:

OR, A *B. Bevan*

COLLECTION

Of the several

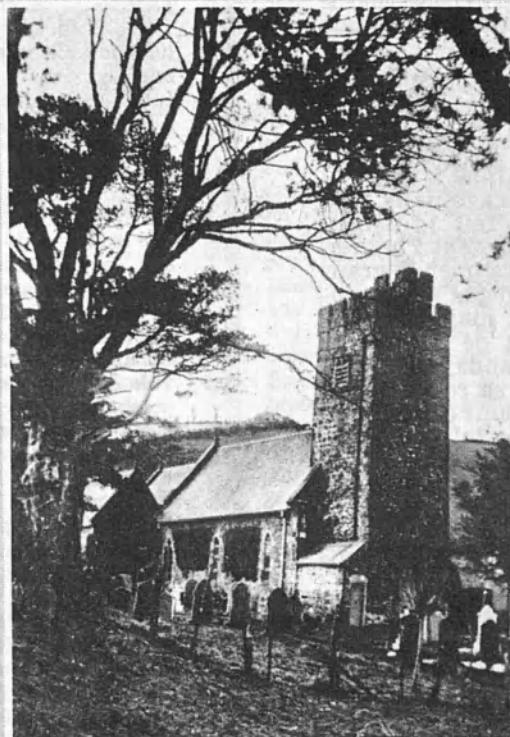
ACCOUNTS

Of the CIRCULATING

*Welch Charity Schools,*

From their First RISE, in the  
Year 1737, to Michaelmas, 1753.

we, do the use and receive of the several  
sh. children the younger lawfully begotten  
thor according to Priority of Birth and  
ry each son and sons lawfully issuing the Elder  
and to take before the younger. *B. Bevan*



Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Pays de Galles devint une vaste « salle de classe » et l'éducation se transforma en affaire de famille à mesure que les vieux et les jeunes se pressaient dans les « écoles itinérantes » de Griffith Jones. « Enfant terrible » du clergé, Griffith Jones fut un pionnier de l'éducation des adultes. Ses écoles itinérantes, constituèrent l'expérience la plus importante du XVIII<sup>e</sup> siècle en matière d'éducation religieuse, non seulement au Pays de Galles mais aussi en Grande-Bretagne et dans les Dominions. Dans la page de gauche, portrait de Griffith Jones conservé au Musée de la Carmarthenshire Antiquarian Society. A gauche, fac-similé d'une page de *Welsh Piety*, recueil de comptes rendus des écoles itinérantes depuis leur origine en 1737, jusqu'en 1753 (Il porte l'autographe de Bridget Bevan, la collaboratrice de Griffith Jones.) Ci-contre, l'église de Llanddowror dont il fut le recteur de 1716 à 1761.

Photos aimablement communiquées  
par la National Library of Wales.

## L'HOMME QUI APPRIT A LIRE A SON PAYS (Suite)

coup de sagacité et de bon sens. Prêtre loyal de l'Eglise, n'ayant jamais négligé ses ouailles, auxquelles il enseignait strictement la doctrine, bien des faits démontrent qu'il était au fond du cœur favorable à la réforme intérieure de l'Eglise, et l'on ne trouve nulle part qu'il ait marqué de l'hostilité aux prêtres méthodistes.

Ses écoles étaient pauvrement fournies, et il passait bien du temps à solliciter de nouvelles éditions de la Bible en gallois et des manuels. Ce qu'il arrivait à se procurer ne valait guère mieux que ces abécédaires anglais qui étaient en usage à l'époque et n'était en soi que de peu de secours. C'est pourquoi il était de toute importance de veiller soigneusement au choix et à la formation des maîtres.

Au regard des normes actuelles, l'apport de Griffith Jones à l'Education nationale paraît bien mince ; mais, de son temps, il répondait à un besoin vraiment national, et c'est pourquoi ses écoles eurent tant d'élèves.

De 1737 (année où Jones se mit à l'œuvre) à 1761 (année de sa mort), on n'a pas compté moins de 3.495 écoles, où se succédèrent 158.237 élèves. Si l'on se souvient que la plupart des maîtres avaient beaucoup plus d'élèves à leurs cours du soir que dans la journée, on doit estimer que le nombre total des élèves a été de 350.000 à 400.000, chiffre admis par les meilleures autorités. Si nous considérons que, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la population entière du pays de Galles était d'environ 400.000 âmes, ces chiffres prouvent sans conteste qu'au cours de sa vie ce remarquable pionnier parvint, presque à lui seul, à réaliser son rêve : apprendre à lire à tout un pays.



**S**i enfin nous considérons la portée immense du service ainsi fourni (toutes les régions du pays ont été amplement pourvues par ses soins) et si nous tenons compte aussi des difficultés administratives auxquelles il s'est heurté, de ses demandes réitérées de livres de classe, de l'argent qu'il lui a fallu recueillir, des maîtres qu'il lui a fallu former, de sa volumineuse correspondance, de la publication de ses rapports annuels si documentés, nous avons peine à imaginer que tout cela ait pu être conçu et accompli par un homme torturé par l'asthme et qui avait déjà dépassé la cinquantaine quand il se mit à l'œuvre. Sa foi, son ardeur et son courage atteignent presque à la grandeur d'un saint Paul. Sans se laisser affecter par le scepticisme de ses adversaires, ni décourager par la froideur des gens haut placés, qui auraient dû être des premiers à l'aider, ce pionnier solitaire poursuivit sa lourde tâche et, presque seul, sauva de la disparition une nation et la langue de cette nation.

Ecrivain à un pasteur, il révèle sa passion pour sa langue maternelle : « Je suis né gallois, et je n'ai pas encore oublié la simplicité honnête et sans fard de ma langue maternelle ; je n'ai pas acquis non plus les grâces onctueuses de l'anglais, qu'on a maintenant raffiné à tel point qu'il en vient souvent à ressembler au langage de la flatterie et de la dissimulation. » Comme le fait justement observer David Williams dans son ouvrage récent *The History of Modern Wales*, « on ne saurait surestimer la grandeur de l'œuvre de Griffith Jones. Il est vrai que la conception qu'il a eue de l'éducation est étroite ; mais il faut le juger seulement sur son mobile, qui était de sauver des âmes. Il est vrai aussi qu'il n'y a pas grande originalité dans ses idées. Sa grandeur est toute dans sa remarquable puissance d'organisation et dans la façon dont il a su faire de son dessein une réalité pratique, et d'une telle ampleur. Il a aidé les gens du pays de Galles à former une nation instruite, et ses écoles itinérantes ont constitué l'expérience la plus importante du XVIII<sup>e</sup> siècle en matière d'éducation religieuse, non seulement au pays de Galles, mais encore en Grande-Bretagne et dans le monde britannique. »

Allons plus loin et revendiquons pour lui une place d'honneur parmi les pionniers de l'éducation des adultes. Ses écoles étaient ouvertes aux gens de tout âge. Avant la fin de son siècle, le pays de Galles avait ses *Sunday schools* (écoles du dimanche), qui, aujourd'hui encore, accueillent les adultes aussi bien que les enfants ; voilà les humbles pépinières qui ont fourni une charpente solide et durable au développement de l'éducation des adultes dans le pays tout entier.

# ILS ONT LIBÉRÉ DES



Photo © Association Valentin Haüy

## Louis Braille

Louis Braille a ouvert à des millions d'aveugles la porte de l'éducation lorsqu'il inventa son alphabet simple de points en relief reconnaissables au toucher. Fils d'un bourrelier français, Braille était né en 1809 près de Paris, il perdit la vue à l'âge de trois ans. A cette époque, le sort des aveugles était presque aussi tragique et désespéré qu'il l'avait toujours été dans le passé. Cependant, la première école au monde destinée aux enfants aveugles, ouverte à Paris en 1784, avait marqué un premier progrès dans ce domaine. Braille y fit ses études, par la suite il y professa (il devint également l'un des meilleurs organisateurs de Paris). A l'école, on apprenait aux enfants à lire au moyen de lettres découpées. Mais un officier français, Charles Barbier de la Serre, eut l'idée révolutionnaire de représenter les lettres par des points en relief. Le système de Barbier était complexe : c'était un code qu'il fallait déchiffrer ; de plus, il prenait beaucoup de place. Braille réduisit de douze à six le nombre de signes employés par Barbier ; un doigt pouvait les saisir d'un seul coup, et il décida de former diverses combinaisons de points de manière à édifier un véritable alphabet. Quand Braille mourut, en 1852, il ne pensait certainement pas que son système serait adopté par les aveugles dans toutes les parties du monde ; il avait même eu du mal à le faire adopter par sa propre école. Aujourd'hui, si les sept millions d'aveugles étaient privés de l'écriture Braille, ils perdraient le plus puissant instrument qui ait jamais permis à des hommes frappés de cécité de se réadapter à la vie.

## Jaime Torres Bodet



Photo Unesco

Lorsque Jaime Torres Bodet devint Directeur général de l'Unesco, en 1948, à 46 ans, il avait déjà derrière lui une belle carrière de poète, de romancier, d'essayiste, de critique, d'éducateur, de diplomate et d'homme d'Etat. L'un des grands moments de cette carrière, et sans doute l'une des plus brillantes périodes de l'histoire de l'éducation au Mexique, fut la période (de 1943 à 1946) où il lança, en tant que ministre de l'Education du Mexique, une campagne nationale contre l'analphabétisme. Jamais encore une campagne de cette envergure, de cette originalité, n'avait été entreprise au Mexique. A tous les Mexicains instruits, âgés de 18 à 60 ans, Jaime Torres Bodet lança un appel pressant les invitant chacun à se faire l'instructeur bénévole de l'un au moins de leurs compatriotes illettrés. Parcourant en personne villes et villages, il s'attacha partout à inciter les habitants à répondre à son appel. Bientôt, plus de 60 000 centres d'éducation collective fonctionnèrent au Mexique. Avocats, médecins, hommes d'affaire, industriels, fermiers, propriétaires, dirigés par le Président du Mexique, Avila Camacho, et sa femme, se firent instituteurs pour assurer le succès de la campagne. Bientôt les murs des villes et des villages se couvrirent de journaux spéciaux. Environ dix millions de livres de lecture, primaires et élémentaires, furent répandus dans le pays. Pour ceux des Indiens du Mexique qui ne lisent pas l'espagnol, Jaime Torres Bodet fit imprimer, dans leurs dialectes, des abécédaires spéciaux. Quand ces dialectes n'avaient pas d'alphabet, ce furent des équipes de linguistes qui rédigèrent les manuels. Au bout de deux ans, quand fut établi le premier bilan de la campagne, plus de 1 200 000 Mexicains avaient appris à lire et à écrire.

## MILLIONS D'HOMMES DE L'IGNORANCE

## Domingo Faustino Sarmiento

L'écrivain argentin Domingo Faustino Sarmiento, connu pour ses polémiques et ses livres : *Facundo (Civilisation et Barbarie)*, *Souvenirs de Province* (ce dernier ayant été publié par l'Unesco dans sa série des Œuvres représentatives), a été également un ardent partisan de l'alphabétisation du peuple, que l'on appelait en ce temps-là « éducation commune » et à laquelle il a consacré sa vie. Dès sa jeunesse, il sentit naître en lui une vocation pour



Photo officielle argentine

l'enseignement et, à l'âge de vingt ans, Sarmiento fonda la première école pour adultes à San Francisco del Monte, en Argentine. Ses activités politiques le conduisirent plusieurs fois au Chili, en exil ; mais aussi bien au Chili que dans sa patrie, Sarmiento ne cessa pas un instant sa campagne éducative et créa même, pour les ouvriers, des écoles qui fonctionnaient le dimanche et le soir. Pour cet éducateur tenace, le salut du peuple se trouvait uniquement dans l'alphabet. « Un peuple qui sait lire est le meilleur rempart contre la dictature », disait-il. Au cours de sa longue existence (1811-1888), aussi bien comme simple citoyen que comme fonctionnaire, Sarmiento créa de toutes pièces un système éducatif dans son pays et apprit à lire au peuple argentin. Sarmiento, qui avait lutté contre la dictature de Rosas, réussit, vers la fin de sa vie, à être élu Président de la République. Son programme est entièrement renfermé dans sa phrase célèbre : « Il nous faut fonder la République, le gouvernement futur, et celui-ci se fonde exclusivement sur les écoles. »



Photo © Press Association Inc.

## James Yen

Pendant la première guerre mondiale, un jeune Chinois, stagiaire de l'enseignement, vint en France pour servir d'interprète volontaire auprès des 200 000 combattants et travailleurs chinois qui participaient à l'effort de guerre des Alliés. Il les trouva complètement isolés, incapables d'écrire à leurs parents ou de lire le journal. Il organisa alors à leur bénéfice des classes de lecture et d'écriture. C'est ainsi que débuta le Mouvement chinois pour l'Education des Masses : en effet,

lorsque James Yen (plus tard populaire sous le nom de « Jimmy ») revint en Chine, il mit en pratique l'expérience acquise parmi les travailleurs chinois en France pour « créer des citoyens grâce à l'éducation ». Il mit au point un « chinois élémentaire », réduisant à 1 300 les quelque 40 000 caractères de la langue chinoise, tandis que les dirigeants de son mouvement luttèrent de toutes leurs forces pour créer dans la population ce qu'ils appelèrent « un climat de volonté de se rendre à l'école ». Pour assurer l'exécution d'un programme prévoyant une heure de leçon quotidienne pendant quatre mois, le mouvement employa jusqu'à 100 000 maîtres, tous volontaires bénévoles. Ce mouvement constituait en Chine une véritable révolution, car il brisait une barrière millénaire et réunissait les coolies et les lettrés. En 1930, le Mouvement concentra ses efforts sur une région peuplée de 400 000 habitants, ouvrit des écoles pilotes et employa les connaissances de lecture et d'écriture fraîchement acquises pour s'attaquer à deux maux fondamentaux : la maladie et la misère.

## Frank C. Laubach



Photo O.N.U.

Dans une clairière de la jungle, entouré de quarante à cinquante personnes, un homme de haute taille déroula un des tableaux qu'il tenait sous son bras. Les figures des assistants s'éclairèrent de satisfaction. Ils étaient venus entendre un homme qui affirmait pouvoir leur apprendre à lire, le Dr. Frank C. Laubach. La scène se passait en Ethiopie, mais elle aurait pu aussi bien se situer dans un des soixante pays où le Dr. Laubach avait combattu l'analphabétisme depuis plus d'un quart de siècle. Né en Pennsylvanie, U.S.A., le Dr. Laubach fit des études de sociologie et devint missionnaire. Le but de sa vie lui apparut au cours d'un séjour aux Philippines. Il découvrit que les tribus Moro, à l'intérieur du pays, n'avaient jamais possédé de dialecte écrit — ainsi fut-il amené à mettre sur pied une méthode d'enseignement simple basée sur des tableaux et des mots-clef, méthode qui devait permettre aux autochtones d'apprendre leur propre dialecte. Depuis, il a appliqué sa méthode à 239 langues et dialectes. Sur de grands tableaux, le Dr. Laubach fait imprimer un alphabet phonétique, accordant un symbole à chacun des sons de la langue qu'il enseigne. Les syllabes les plus importantes, tout comme les mots, sont exprimés par des images. Partout où il va, le Dr. Laubach fait appel aux instituteurs et linguistes locaux qui assurent la bonne marche de la campagne, une fois celle-ci lancée et le matériel mis en place. Après avoir appris à lire, la plupart des gens sont prêts à l'apprendre aux autres. Le Dr. Laubach a résumé sa méthode dans l'expression : « A chacun son élève », et ce slogan l'a aidé à faire sortir des millions d'hommes de l'analphabétisme, en Asie, au Moyen-Orient, en Afrique et en Amérique.

## Manuel Lourenço Filho



Photo Unesco

En 1947, le Brésil porta un coup terrible à l'analphabétisme en lançant une campagne nationale d'éducation des adultes. L'immense étendue du pays, sa population très clairsemée, sa proportion de plus de 55 % d'adultes illettrés, créaient des problèmes exigeant des conceptions hardies et une main ferme. L'homme qui donna à la campagne une vigoureuse impulsion et lui servit de guide, fut le Dr. Manuel Lourenço Filho, éducateur, écrivain et professeur de psychologie de grand talent. Le Dr. Lourenço Filho avait déjà consacré plus de vingt-cinq ans d'efforts à la cause de l'éducation dans son pays. Au bout de trois ans, la campagne qu'il dirigeait avait coûté cent millions de cruzeiros (environ deux milliards de francs), mais les résultats justifiaient la dépense. En 1947, le nombre d'écoles créées pour les besoins de la campagne était de 10 416 ; l'année suivante, il y en avait 14 300, et 15 300 en 1949. Au cours des trois premières années de la campagne, environ deux millions d'adultes et d'adolescents s'enrôlèrent sous la bannière de l'alphabétisme et plus d'un million apprirent à lire et à écrire. La façon dont le Brésil aborda les problèmes de l'éducation de base fut suivie avec intérêt dans d'autres pays, notamment l'équilibre prudent maintenu entre l'école et l'éducation des adultes ; l'édification d'un système s'appuyant solidement sur des statistiques ; la conjugaison des différents intérêts des communautés, c'est-à-dire alphabétisme, santé, agriculture. La campagne du Dr. Lourenço Filho obtint un tel succès que la renommée de son promoteur devint universelle. En 1949, au stage d'études interaméricain sur l'analphabétisme et l'éducation des adultes, organisé au Brésil, il fut proclamé *El Maestro de las Americas*.

# PATZCUARO, raccourci de l'Amérique latine

Le centre régional d'éducation de base pour l'Amérique latine (Crefal) a été créé en 1951 à Patzcuaro, au Mexique, par le Gouvernement mexicain et l'Unesco; parce que les deux douzaines de villages installés sur les îles et les rives du lac Patzcuaro représentent une sorte de raccourci du continent latino-américain. Plusieurs promotions de stagiaires venus de presque tous les pays de ce continent sont déjà sorties du centre et enseignent maintenant à leurs compatriotes les techniques qui permettront d'élever leur niveau de vie. Un centre expérimental d'alphabétisation a été organisé dans un village proche de Patzcuaro; on y enseigne à lire et à écrire à des adultes illettrés ou semi-illettrés et les méthodes employées sont ainsi mises à l'épreuve, tout comme le matériel utilisé. Au Crefal une formation spéciale est donnée aux étudiants qui seront chargés d'organiser dans leur propre pays des campagnes d'alphabétisation. Mais le but du centre dépasse la lutte contre l'analphabétisme; c'est pourquoi le Crefal place dans un programme commun l'enseignement de la lecture, de l'écriture, de la santé, des sciences domestiques et de l'agriculture. Pour enseigner toutes ces matières, les stagiaires se rendent dans les villages entourant le centre, et apprennent ainsi eux-mêmes à devenir des guides. A droite, un étudiant du centre inscrit des noms de rues sur les plaques indicatrices du village de Santa-Ana; ces plaques n'existaient pas auparavant car les villageois étaient souvent illettrés. A l'extrême-droite, un étudiant explique aux habitants du village de San Gregorio la signification d'une exposition destinée à encourager l'alphabétisation parmi la population locale.



Photos Unesco - Eric Schwab, et Nations Unies.



**AL-SAKIAH** (la roue du moulin) est un journal mural destiné aux nouveaux alphabètes des régions voisines du Centre d'Education de Base de Sirs-el-Layyan pour les Etats arabes afin que, par une lecture régulière, ces nouveaux alphabètes ne perdent pas les connaissances en lecture et en écriture qu'ils viennent d'acquérir et les améliorent. Ce journal traite d'une façon simple et claire, correspondant au niveau des connaissances de ses lecteurs, de problèmes qui sont ceux d'adultes: il attire leur attention grâce à des sujets d'intérêt local qui ont un rapport direct avec les activités des lecteurs (paysans des villages environnants) puis il leur présente aussi des thèmes plus généraux (histoire, géographie, folklore, culture de leur pays ou de pays étrangers, hygiène, philosophie, etc.) afin d'élargir leurs centres d'intérêt; enfin, un courrier des lecteurs est destiné à garder le contact entre les lecteurs et le Centre d'Education de Base et à les encourager à lire et à écrire. Ci-dessus, la reproduction du titre du journal Al-Sakiah.





Photos Asfec.

## SIRS-EL-LAYYAN, le monde arabe en miniature

C'est à Sirs-el-Layyan, village du delta du Nil, à quelque 70 km du Caire, que le Gouvernement égyptien et l'Unesco créèrent en 1952 un centre régional d'éducation de base pour dix Etats arabes. Les stagiaires qui font leurs études au Centre seront, à leur tour, chargés de l'éducation de base dans les pays arabes du Moyen-Orient; ils retrouvent autour de Sirs-el-Layyan les caractéristiques foncières de la société paysanne qu'ils ont connue dans leur pays, la même, à bien des égards, qui existe dans les autres pays arabes. Une partie importante du programme expérimental du centre est consacrée à l'alphabétisation; elle a pour but de donner aux habitants des villages environnants une éducation qui en fera des citoyens et pas seulement des individus. Ce programme est étroitement rattaché à des projets de développement communautaire dans les domaines de la santé et de l'agriculture; il comporte également la production d'un matériel varié d'alphabétisation pour adultes. La photo à l'extrême-gauche montre un villageois lisant un journal à ses amis — ceux qui viennent d'apprendre à lire sont fiers de montrer leur savoir à ceux qui sont demeurés illettrés — ce qui encourage ces derniers à devenir eux-même des alphabètes. Sur la photo de gauche, une stagiaire du centre de Sirs-el-Layyan enseigne les rudiments de l'instruction aux femmes d'un village tout proche.

par *J. E. Morpurgo*

Enseigner à lire ne suffit pas ; encore faut-il fournir à ceux qui viennent d'apprendre des livres leur permettant de consolider et d'améliorer leurs connaissances toutes fraîches. Tel est le but du projet élaboré par l'Unesco pour encourager la production de livres, de manuels et de matériel éducatifs dans une vaste région de l'Asie méridionale dont la population s'élève à cinq cents millions d'êtres. Lancé en 1955, ce projet est actuellement appliqué dans des pays tels que la Birmanie, Ceylan, l'Inde et le Pakistan. Il comporte des travaux de recherche, la préparation de livres types pour nouveaux alphabètes, l'octroi de bourses d'études à des auteurs et des éditeurs, l'organisation de réunions régionales de spécialistes de la production de livres. La plus récente de ces réunions a eu lieu à Rangoon, elle donna aux écrivains, aux illustrateurs, aux imprimeurs et aux éditeurs, l'occasion de confronter leurs problèmes communs. M. J.E. Morpurgo, Directeur de la National Book League de Grande-Bretagne, qui dirigeait la réunion de Rangoon, passe en revue, dans l'article ci-dessous, quelques-uns des problèmes soulevés par la production de livres pour un vaste public de nouveaux lecteurs.



**J**e suis personnellement loin d'être convaincu qu'il soit possible de renoncer aux patients procédés qui permettent à un pays de se rapprocher graduellement, à chaque génération, du moment où tous ses habitants sauront lire et écrire. Je doute que l'on puisse éviter de prolonger pendant des siècles les efforts nécessaires pour améliorer l'instruction et la rendre accessible à tous, ainsi que pour fonder sur une tradition éprouvée la production et la vente des livres, et pour créer le climat économique et politique qui permettra le maintien durable de ces activités. Je crois qu'il faut créer le désir de lire et lui donner en même temps la possibilité de se satisfaire.

On peut soutenir, en accord avec certains milieux très autorisés, que c'est une erreur totale de concentrer les efforts sur les nouveaux alphabètes et les nouveaux lecteurs, même du point de vue de ces deux catégories de personnes, et que c'est seulement en mettant des livres à la disposition de ceux qui s'intéressent déjà à la lecture que l'on peut espérer relever le niveau général de l'instruction dans un pays donné.

On dira qu'il n'en coûte guère à celui qui vient d'un pays dont presque tous les habitants, au moins selon les statistiques, sont alphabètes, de prendre position en faveur d'un développement graduel ; et je reconnais que dans les pays où le désir d'apprendre se fait de plus en plus impérieux, il faut bien chercher le moyen d'abrégier le processus historique normal, même s'il est essentiel de se souvenir que certains aspects de ce processus ne peuvent être négligés.

### **Celui qui sait lire peut redevenir analphabète**

**I**l est évident qu'apprendre à lire à un enfant ou à un adulte ne suffit pas : sans la volonté de lire et la possibilité de le faire, l'aptitude à épeler des mots devient inutile, et tend à disparaître complètement. Même dans les pays où le pourcentage d'alphabètes est très satisfaisant, selon les statistiques, beaucoup de personnes fonctionnellement alphabètes sont, du point de vue effectif, des illettrés. Leur instruction ne leur sert à rien dans le domaine des idées, des connaissances pratiques ou des plaisirs de l'imagination parce que, bien que sachant lire, ils ne lisent jamais. Ce qui est plus grave encore, et plus accablant pour la méthode des campagnes d'alphabetisation, est que l'on a constaté dans de nombreux pays qu'un pourcentage important des individus, même parmi ceux qui viennent d'apprendre les rudiments à l'école ou dans des cours pour adultes, redeviennent totalement analphabètes parce que beaucoup de ceux qui ont ainsi acquis de nouvelles connaissances n'ont ni la volonté ni l'occasion de les mettre en pratique.

Au cours de mon récent voyage à travers l'Asie, et en

particulier pendant le stage d'études sur la production de matériel de lecture pour nouveaux alphabètes et nouveaux lecteurs, organisé par l'Unesco, j'ai cru constater que la majorité des personnes qui ont au premier chef pour fonction d'attirer et de retenir l'attention des nouvelles couches de lecteurs, c'est-à-dire les auteurs, les éditeurs et les illustrateurs, estiment, comme moi-même, que les ouvrages destinés à cette catégorie de lecteurs doivent avant tout être attrayants, aussi bien par le sujet, le style et la présentation que par le prix et la qualité.

Le préjugé favorable que pouvaient accorder ces professionnels à l'opinion si répandue selon laquelle il faudrait mener de front la tâche de créer de nouveaux lecteurs et celle d'éclairer ces mêmes lecteurs sur des problèmes de méthodes ou d'éducation sociale, ne résistait pas devant leur conviction (et la mienne) qu'il faut forcer la main même au lecteur le plus averti pour l'amener à lire des ouvrages sur la variole ou la construction des égouts, et que le premier objectif de tout programme de fourniture de matériel de lecture doit être de convaincre le public qu'il est bon de lire.

Chacun veut bien croire qu'il est possible d'écrire sur la variole un livre passionnant, paré de toutes les séductions d'un art vibrant et inspiré, mais cela est bien difficile, et d'autant plus que le sujet n'est guère attrayant en lui-même. Ne vaudrait-il pas mieux attirer le lecteur avec des textes qui auraient une meilleure chance de lui plaire ?

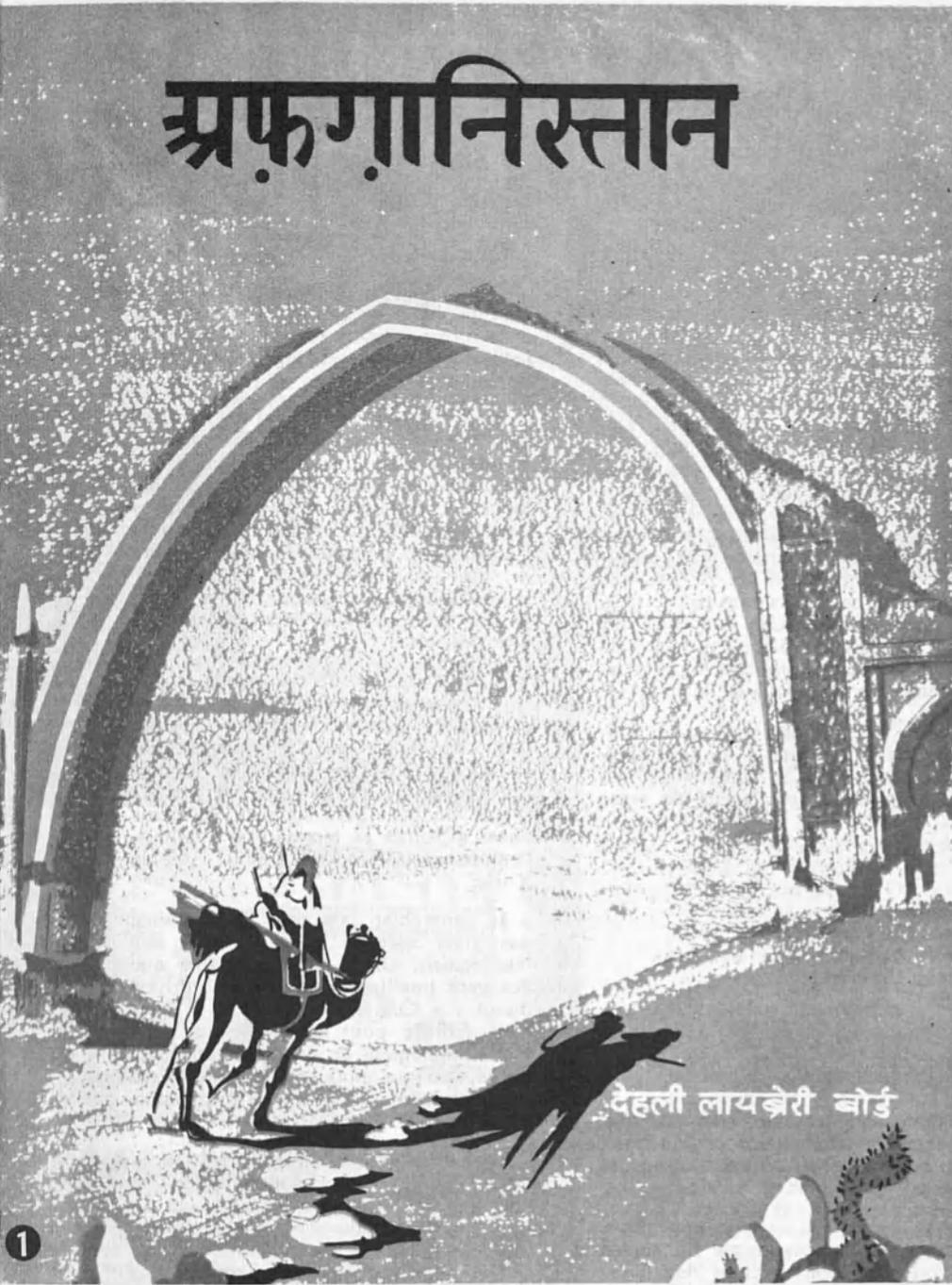
### **La distribution gratuite peut devenir un gaspillage**

**P**our produire des livres attrayants, il est nécessaire d'assurer une bonne formation professionnelle aux éditeurs, imprimeurs et illustrateurs, et de les soutenir ensuite dans leurs efforts. Pour diffuser un livre dans le public, il est essentiel de mettre au point des méthodes permettant d'organiser un système publicitaire, de trouver des débouchés et de créer des points de vente, toutes choses qu'il n'existent pas encore dans de nombreuses régions.

Je me permettrai d'exprimer aussi une autre opinion personnelle, mais qui, à l'appui de beaucoup de ceux qui ont, comme moi, participé au stage d'études de Rangoon : la distribution gratuite de livres ou de brochures équivaut bien souvent à un gaspillage. Lire ne devient une habitude enracinée que lorsque l'individu a appris à fournir un effort pour se procurer de la lecture, soit parce qu'il doit payer ses livres, soit au moins parce qu'il doit les chercher sur les rayons d'une bibliothèque. Je n'ignore pas que dans de nombreux pays, où les salaires sont peu élevés, on ne peut guère espérer amener le public à dépenser beaucoup pour des « objets de luxe essentiels » comme les livres.

Malheureusement, c'est souvent dans ces mêmes pays que les fonds publics sont peu abondants ; toutefois, d'accord avec mes amis de Rangoon, je me permettrai d'insister sur le fait qu'il vaut autant consacrer les fonds publics limités dont on dispose, à la fourniture gratuite des livres scolaires, au développement des bibliothèques publiques et scolaires et à une publicité faisant ressortir les avantages de la lecture que mettre en œuvre des programmes de production qui trop souvent exigent des investissements considérables.

On ne pourra fournir des textes imprimés en quantité suffisante aux nouvelles couches de lecteurs que si des professionnels qualifiés consacrent tous leurs efforts à cette tâche. Il est encourageant de constater qu'au stage d'études de Rangoon, organisé par l'Unesco, on ait bien vu que les pays d'Asie n'avaient pas seulement besoin avant tout d'un plus grand nombre de livres, mais aussi de meilleures possibilités de formation professionnelle pour les éditeurs, imprimeurs, auteurs, illustrateurs et distributeurs de livres : car si cette formation ne peut être assurée, il est peu probable que nous puissions fournir aux nouveaux lecteurs les livres qui leur conviennent.



**LES CAMPAGNES CONTRE L'ANALPHABÉTISME**, quelle que soit leur envergure, resteraient sans effet si elles n'étaient pas suivies de la fourniture de livres appropriés aux personnes venant d'apprendre à lire. C'est l'une des tâches des offices nationaux d'édition qui existent dans différentes régions géographiques et linguistiques et fonctionnent dans de nombreux cas avec l'aide de l'Unesco (voir article page de gauche). Voici la couverture de quelques livres publiés en Asie, en Afrique et en Amérique latine, et qui sont destinés notamment aux nouveaux alphabètes et lecteurs. Ils sont rédigés en : 1. hindi. — 2. birman. — 3. espagnol (pour l'Amérique latine). — 4. français (pour le Congo belge). — 5. arabe (pour le Soudan).

# Nos lecteurs nous écrivent...

**De Jean-Pierre Cabouat,**  
Ministère des Affaires  
Etrangères, Paris, Service  
de l'Unesco.

Je lis page 34 du numéro de janvier du *Courrier* que : « La Belgique, la France, le Luxembourg et les Pays-Bas sont désormais parties » à l'Accord de Florence et que « la décision prise par ces pays fait suite à une conférence internationale qui... etc. » Je crois devoir vous signaler qu'il n'y a pas lieu de cause à effet entre la Conférence de Genève d'octobre 1957 et la ratification de l'Accord de Florence par ces quatre pays. En effet, la France applique l'Accord de Florence, par décret, depuis le 23 octobre 1953.

La procédure de ratification de l'Accord par la France a été engagée en 1955, par conséquent longtemps avant la réunion de Genève. Les instruments de ratification ont été déposés au Secrétariat des Nations Unies par M. Guillaume George-Picot, le 14 octobre 1957.

*N.D.L.R. — Il s'agit de l'Accord, patronné par l'Unesco, qui assure la franchise douanière à de nombreux objets de caractère éducatif, scientifique et culturel. L'élargissement des clauses de cet accord fait l'objet d'une information publiée en page 34 du présent numéro.*

**De M. Michel Panis,**  
Lausanne (Suisse).

J'ai lu votre passionnant article traitant de l'Antarctique (numéro de septembre). A la page 10, deuxième colonne, dernier alinéa, vous dites, en parlant des espèces animales vivant sur le continent antarctique : « Les deux variétés de pingouins, le majestueux manchot empereur et le manchot de la Terre Adélie (plus petit et plus agile), plongent pour trouver leur nourriture

dans la mer, mais c'est sur terre qu'ils font leurs nids. » Or, les manchots ne sont pas des pingouins. Ce sont deux espèces d'oiseaux totalement différentes, ne serait-ce que par le fait que les pingouins jouissent de la faculté de voler, exploit difficile à réaliser pour le manchot, chez qui les ailes sont atrophiées et réduites au rôle de nageoires. Chez les pingouins, seule une espèce, le Grand Pingouin, aujourd'hui éteinte, était incapable de voler. En outre, les pingouins, dont on compte en Europe une demi-douzaine d'espèces, ne vivent pas dans l'Antarctique, mais bien plutôt en plein océan, ne regagnant la terre ferme qu'à l'époque de la nidification. J'attire également votre attention sur le fait que les manchots ne construisent pas de nids, mais couvent leur unique œuf dans une poche incubatrice, placée au bas du ventre. Les manchots empereurs sont représentés sur la photo de la page 13.

P.S. — Félicitations pour votre article « Quarante sauts à travers l'univers », paru dans le numéro de mai 1957, et pour la belle tenue de votre revue.

**M. Tenlon,**  
Maison des Jeunes  
et de la Culture,  
Lézignan-Corbières  
(Aude).

Nous vous félicitons de votre dernier numéro spécial (janvier 1958) sur la « Protection de la Nature ».

Modestement, comme bien d'autres, nous essayons d'inculquer cet esprit aux jeunes qui fréquentent notre Maison des Jeunes.

Nous aimerions cependant faire davantage, aucun organisme ne peut-il nous aider en nous prêtant des films, des expositions, ou toute autre forme d'information ?

**De Mlle J. Raiton,**  
institutrice,  
Paris.

Je profite de cette occasion pour exprimer mes félicitations pour l'esprit et la forme de votre revue. Puisque vous sollicitez critiques et suggestions, voici les miennes :

Pour montrer qu'au fond les hommes sont les mêmes sous tous les cieux, et en même temps que des conditions de vie différentes posent des problèmes analogues à résoudre : nourriture, vêtements, santé, etc., j'aimerais trouver beaucoup de documents dans le genre de « La vie d'une femme dans un village d'Afrique ». Montrer la vie quotidienne des gens qui vivent ailleurs, le plus possible.

Autre chose : votre revue peut et doit pénétrer largement les milieux paysans et ouvriers, auxquels elle peut apporter beaucoup, je l'ai vérifié souvent. Mais le vocabulaire très technique et très scientifique de la plupart des articles rebute un peu. Très souvent, la même chose exprimée en termes plus familiers, comprise d'emblée, serait plus agréable à lire.

Je pense bien que vous ne souhaitez pas vous adresser uniquement à des intellectuels. Or, il est regrettable que des gens intelligents, mais non cultivés, disent : « Cela me dépasse », « C'est trop difficile pour moi », alors qu'il s'agit simplement de quelques tournures ou de quelques mots qui pourraient être facilement remplacés par d'autres plus simples.

Ceci, je le répète, dans l'intérêt de la diffusion de la revue. Je souhaiterais que vous pensiez aussi aux lecteurs qui ne sont pas des intellectuels et qui aiment, d'une part, s'instruire, d'autre part, se diriger vers une meilleure compréhension du reste du monde. Et je vous assure qu'ils sont nombreux.

## POUR VOUS ABONNER

**ALGÉRIE.** — Editions de l'Empire, 28, rue Michelet, Alger.

**ALLEMAGNE.** — R. Oldenbourg K.G., Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8.

**AUTRICHE.** — Verlag Georg, Fromme et C<sup>o</sup>, Spengergasse 39, Vienne V.

**BELGIQUE.** — Louis de Lannoy, 15, rue du Tilleul, GENVAL. Un an : 100 frs belges.

**BRESIL.** — Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa Postal 3291, Rio de Janeiro.

**CAMBODGE.** — Librairie Albert Portail, 14, Avenue Bouilloche, Phnom-Penh.

**CANADA.** — University of Toronto Press, Toronto 5.  
« Periodica » Inc., 5090 Avenue Papineau, Montreal 34.

**CHILI.** — Libreria Universitaria, Alameda B. O'Higgins 1059, Santiago.

**CONGO BELGE.** — Louis de Lannoy, 15, rue du Tilleul, Genval (Belgique).

**DANEMARK.** — Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Nørregade, Copenhague K.

**EGYPTE.** — La Renaissance d'Egypte, 9 Sh. Adly-Pasha, Le Caire.

**ESPAGNE.** — Libreria Científica Medinaceli, Duque de Medinaceli 4, Madrid.  
Ediciones Iberoamericanas. S.A. Pizarro 19, Madrid.

**ETATS-UNIS.** — Unesco Publications Center, 152 West 42nd Street, New York 36, N.Y. Un an : \$ 3.

**FINLANDE.** — Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki.

**FRANCE.** — Librairie Unesco, 19, Avenue Kléber, Paris, CCP Paris 12.598-48. Unesco, Section des Ventes, 19, Avenue Kléber, Paris (16<sup>e</sup>).

**GRECE.** — Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

**HAITI.** — Librairie « A la Caravelle » 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince.

**INDE.** — Orient Longmans Private Ltd : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13.  
Indian Mercantile Chamber, Nicol Rd., Bombay 1. — 36a, Mount Road, Madras 2.  
Sous-Dépôts : Oxford Book and Stationery C<sup>o</sup>, Scindia House, New Delhi.  
Rajkamal Publications Ltd., Himalaya House, Hornby Rd., Bombay 1.

**ISRAEL.** — Blumstein's Bookstores, Ltd., 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv.

**ITALIE.** — Libreria Commissionaria Sansoni, Via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence.

**JAPON.** — Maruzen Co Ltd., 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo.

**LIBAN.** — Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.

**LUXEMBOURG.** — Librairie Paul Bruck, 33, Grand'Rue, Luxembourg.

**MARTINIQUE.** — Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier, Fort-de-France.

**MEXIQUE.** — Edición y Distribución, Ibero Americana de Publicaciones, S. A., Libreria de Cristal, Pérgola del Palacio de Bellas Artes, Apartados Postal 8092, México 1, D. F.

**NORVEGE.** — A.S. Bokhjornet, Stortingsplass 7, Oslo.

**NOUVELLE-ZELANDE.** — Unesco Publications Centre, 100, Hackthorne Road, Christchurch.

**PAYS-BAS.** — N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, La Haye.

**POLOGNE.** — Centre de Distribution des Publications Scientifiques Pan, Palac Kultury i Sztuki, Varsovie.

**PORTUGAL.** — Dias & Andrad Lda Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70 Lisbonne.

**ROUMANIE.** — Str. Aristide-Briand 14-18, P.O.B. 134-135 Bucarest.

**ROYAUME-UNI.** — H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. Un an : 10 sh.

**SUEDE.** — A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm 16.

**SUISSE.** — Un an : Fr. s. 6,50. Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich. C.C.P. Zurich VIII./23383.

Payot, 40, rue du Marché, Genève. C.C.P. I. 236.

Losmaz, à Genève. C.C.P. I. 4811.

**TANGER.** — M. Paul Fekete, 2, rue Cook, Tanger.

**TCHECOSLOVAQUIE.** — Artia Ltd, 30, Ve Smeckach, Prague 2.

**TUNISIE.** — Victor Boukhors, 4, rue Nocard, Tunis.

**TURQUIE.** — Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

**UNION SUD - AFRICAINE.** — Van Schaik's Bookstore, Libri Building, Church Street, P.O. Box 724, Pretoria.

**U.R.S.S.** — Mezhdunarodnaya kniga, Moscou G-200.

**VIET-NAM.** — Librairie-papeterie Xuan-Thu, 185-193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon.

**YUGOSLAVIE.** — Jugoslavenska Knjiga Terazije 27/11, Belgrade.

# LES TIMBRES, ALLIÉS DE L'A.B.C.

par C.W. Hill

Développer l'instruction dans les régions rurales — qui englobent 64 % de la population — est un des aspects les plus importants du Plan National d'Education du Pérou. Les efforts du gouvernement sont axés principalement sur les enfants, les adolescents et les adultes de la sierra et des régions montagneuses. Des timbres-taxe à usage obligatoire, tels que celui représenté ci-contre, aident à financer ces campagnes éducatives.



Sur ce timbre mexicain, l'enlèvement du bandeau de l'analphabétisme symbolise l'effort extraordinaire fourni ces dernières années par le Mexique dans le domaine de l'instruction. L'une des réalisations les plus frappantes fut la campagne nationale lancée et dirigée entre 1943 et 1946 par Jaime Torres Bodet, à l'époque Ministre de l'Education (Voir aussi page 22.)



« LES timbres-poste d'une nation constituent une galerie de peinture de ses gloires. Ils représentent en miniature ses femmes et ses hommes célèbres, les grands événements de son histoire, ses institutions, ses industries, ses merveilles naturelles », écrit M. Arthur Summerfield, ministre des P.T.T. (Postmaster-General) des Etats-Unis d'Amérique, dans sa préface à une brochure publiée récemment par son administration.

Personne ne met plus en doute la valeur éducative générale des timbres-poste, aussi n'est-il pas surprenant que les timbres soient utilisés à des fins éducatives d'un caractère plus précis. On peut ranger dans cette catégorie l'obtention de fonds pour les écoles et les universités, la diffusion de slogans intéressant la sécurité de la route, l'établissement de liens épistolaires amicaux entre jeunes gens de différents pays et, surtout, la lutte contre l'analphabétisme.

Au Mexique, 43 % de tous les habitants âgés de plus de six ans sont illettrés. A cause de l'accroissement de la population, le nombre des analphabètes au Mexique n'a diminué qu'insensiblement au cours des quarante dernières années, passant de 7 636 000 en 1900 à 7 544 000 en 1940. Immédiatement après la deuxième guerre mondiale, le gouvernement mexicain lança une nouvelle attaque contre l'ignorance et l'un de ses premiers actes fut d'émettre, en novembre 1945, une série de douze timbres-poste représentant tous le même dessin : des mains enlevant des yeux d'un adulte le bandeau de l'analphabétisme. Le timbre comportait, en outre, l'indication « Campaña Nacional pro Alfabetización » et le slogan « Quitemos la venda ! » (Enlevez le bandeau !). Un an plus tard, un timbre mexicain célébrait les succès de la campagne ; il représentait un homme, débarrassé cette fois de son bandeau, en train d'apprendre l'alphabet.

Au Brésil, le problème de l'analphabétisme des adultes se pose également d'une façon pressante. En 1900, plus de six millions de Brésiliens âgés de plus de 15 ans ne savaient ni lire ni écrire et, en 1940, à cause de l'accroissement de la population du pays, le nombre des illettrés s'était élevé à plus de treize millions. Dans le cadre de son plan destiné à réduire l'analphabétisme parmi les adultes, le Brésil émit, en 1949, un timbre de 60 centavos portant l'inscription « Campanha de Educação de Adultos », et symbolisant la lumière apportée par l'éducation.

Parmi les autres pays de l'Amérique du Sud ayant émis des timbres pour soutenir la lutte contre l'analphabétisme, il faut citer l'Equateur, dont les séries de 1953 illustrent diverses activités éducatives intéressant les enfants et les adultes. Au Pérou, un timbre spécial de 3 centavos, émis en 1950 au bénéfice du Fonds National pour l'Education, symbolisait la lumière du savoir. Son utilisation était obligatoire sur tout le courrier.



Dans d'immenses régions du Brésil, la densité de la population est inférieure à un habitant par kilomètre carré, aussi, les campagnes d'alphabétisation des adultes dans ce pays sont-elles particulièrement difficiles à lancer. Cependant, ces campagnes sont en pleine réalisation depuis 1947, date à laquelle les statistiques révélèrent que 50 % des adultes étaient illettrés. Le gouvernement se fixa pour but l'ouverture de 10.000 écoles du soir destinées aux illettrés adolescents et adultes. Ce timbre symbolise bien la lumière de l'alphabétisme.



Le timbre d'Equateur montrant un Indien en train d'apprendre l'alphabet rappelle que les campagnes d'alphabétisation lancées dans ce pays sont axées principalement sur les villages des Andes où vivent la plupart des Indiens — environ 55 % de la population. En 1942, la presse et la radio furent

utilisées pour donner une immense publicité à la lutte contre l'analphabétisme. Deux séries de timbres furent émises pour soutenir cette campagne qui eut une portée retentissante.

Ataturk, fondateur de la République turque, bouleversa en 1928 les méthodes d'enseignement de son pays en remplaçant l'écriture arabe par l'alphabet latin. Sur le timbre ci-contre, Ataturk est représenté enseignant le nouvel alphabet. En peu de temps, plus de deux millions de Turcs apprirent à lire et à écrire. Depuis, les efforts de la Turquie pour vaincre l'analphabétisme se sont poursuivis avec succès, notamment dans ses 40.000 villages.





Photo © J. J. Petter

## Points d'interrogation

# LES CHAUVES-SOURIS SE DIRIGENT-ELLES AU RADAR ?

*par le Dr. Gerald Wendt*

Beaucoup d'insectes émettent des sons extrêmement aigus, dont certains sont trop élevés pour que l'oreille humaine puisse les capter, mais on ne sait pas s'ils se servent de ces bruits pour orienter leur vol. Les chauves-souris ne sont pas aveugles, mais leur vue est si défectueuse qu'elles peuvent tout juste distinguer l'intensité des lumières et s'orienter dans une direction générale. Ainsi peuvent-elles distinguer le crépuscule de la nuit. Mais elles dirigent leur vol grâce à leur ouïe extrêmement sensible. Elles émet-

tent des sons très aigus, entendent l'écho que produisent ces sons lorsqu'ils frappent des objets proches, et déterminent la direction et la distance de ces objets suivant la nature de l'écho. Ces sons ont été enregistrés et l'on a pu établir qu'ils se situent deux octaves plus haut que le son le plus aigu que l'oreille humaine puisse percevoir. Des ondes sonores aussi courtes peuvent être réfléchies par des objets trop petits ou trop minces pour renvoyer des sons ordinaires audibles à l'homme. Une chauve-souris qu'on

rendrait muette ou sourde serait incapable de détecter les objets; elle les heurterait dès la tombée de la nuit.

Le radar utilise aussi l'écho mais on ne saurait dire que la chauve-souris se sert d'une « sorte de radar ». Les ondes de radar ne sont pas sonores; ce sont des ondes électro-magnétiques, ondes courtes radio, transmises et réfléchies comme la lumière et à la même vitesse que celle-ci. Réfléchies par un objet, un avion en vol, par exemple, qui peut être situé à 300 kilomètres, elles s'inscrivent sur un écran fluorescent sur lequel elles forment une image — comme sur un écran de télévision.

Plus remarquable que leur faculté de voler dans

l'obscurité, est le fait que les chauves-souris retrouvent leur perchoir ou leur trou, la nuit, après avoir parcouru des distances pouvant atteindre cent kilomètres. Elles ne se servent pas de la vue, car on a fait des essais avec des chauves-souris dont on avait bandé les yeux : elles regagnaient leur point de départ plus sûrement encore que les autres. Leur sensibilité à l'écho n'explique pas non plus ce phénomène, car l'écho ne leur fait détecter que les objets situés dans un rayon d'une dizaine de mètres. Et pourtant, elles volent directement vers leur point de départ, à l'allure régulière de quelque seize kilomètres à l'heure. La seule explication plausible est qu'elles connaissent leur habitat par les sons aussi bien que les oiseaux et d'autres animaux.

## Est-il possible aux plantes de s'acclimater comme les animaux et les hommes ?

L'homme est le seul être capable de s'adapter à n'importe quel climat parce qu'il est le seul à avoir l'intelligence nécessaire pour se protéger des températures excessives; à cette fin, il construit des maisons, s'habille plus ou moins chaudement, fait du feu, utilise des ventilateurs contre la chaleur et sait adapter son régime alimentaire aux conditions climatiques. Certains animaux peuvent s'adapter dans une certaine mesure aux changements de climat, notamment ceux qui cherchent sous terre un abri contre la chaleur ou, en hiver, contre le froid. Toutefois, les animaux qui sont le mieux préparés à affronter la grande chaleur ou le grand froid ne survivent pas à des conditions diamétralement opposées. Ceux qui ont une épaisse fourrure pour se protéger du froid — les ours polaires par exemple — ne supportent pas la chaleur contre laquelle ils se trouvent désarmés. D'autres, qui ont la peau nue, comme l'éléphant et l'hippopotame, ne souffrent pas de la chaleur tropicale; mais ils sont incapables de supporter la neige et la glace. La plupart des animaux savent d'instinct comment se procurer la nourriture qui leur convient : poissons ou plantes sous-marines, lapins, serpents, etc.; mais si cette nourriture vient à leur manquer, et si l'homme ne pourvoit pas à leurs besoins, ils risquent de mourir de faim. Cependant, depuis des millénaires, les animaux sont parvenus à s'adapter à différents milieux grâce à un processus de sélection naturelle. Ainsi, diverses espèces, appartenant à une même famille animale — chiens, par exemple, chats, ours, daims, souris et même chameaux — se sont acclimatés à des conditions très différentes de celles dans lesquelles vivent d'autres espèces de la même famille.

En général, l'adaptation des plantes pose des problèmes plus complexes. Parfaitement acclimatées à certaines conditions d'humidité, de température et de lumière, elles survivent rarement à des change-

ments radicaux ou, quand elles ne meurent pas, elles cessent de fleurir et de donner des semences. Le manque d'eau est fatal aux plantes aquatiques et à celles des régions marécageuses. Par contre l'abondance d'eau peut faire mourir le cactus et d'autres plantes du désert. Les plantes aux feuilles larges croissent à l'aise à l'ombre des arbres alors que celles qui ont des feuilles étroites et fines, comme les herbes, par exemple, ont besoin de la lumière du soleil et dépérissent à l'ombre. Le gel exterme les feuilles; c'est pourquoi dans les climats froids, ou bien les plantes possèdent des aiguilles huileuses, ou elles perdent leurs feuilles et concentrent leur sève sous terre pendant l'hiver, comme le font la plupart des plantes des climats tempérés. Sous ces climats, d'autres plantes donnent des graines drues et sèches qui survivent au froid alors que la plante meurt; une nouvelle plante se forme ainsi chaque année. Ne possédant aucun de ces moyens de défense, les plantes tropicales périssent inévitablement quand la température tombe au-dessous de zéro.

Il convient toutefois d'ajouter que les plantes tropicales peuvent vivre ailleurs que sous les tropiques, si la température n'atteint pas le point de congélation de l'eau. Elles y croissent plus lentement, n'atteignent pas leur taille normale, ne produisent pas de fleurs ou, si elles en produisent, celles-ci ne donnent pas de graines. En effet, dans les régions tempérées, la température est trop basse et la saison « chaude » trop courte pour leur donner le temps de se développer normalement. Un autre facteur très important est la présence des insectes qui transportent le pollen; lorsque les plantes sont privées de ces insectes, la formation de semences devient impossible. Néanmoins, dépourvues de graines ou de fleurs, certaines plantes tropicales peuvent survivre, sous une forme rabougrie, dans des régions tempérées, mais elles ne le peuvent pas dans les pays froids.

## Est-il exact que les antibiotiques ou les insecticides, perdent de leur efficacité ?

Oui. Un antibiotique ou un insecticide donné peut perdre de son efficacité dans un milieu bactériologique donné ou contre une espèce d'insectes donnée. Ceci s'explique par le fait que des milliers et même des millions de bactéries ou d'insectes entrent en contact avec l'antibiotique ou l'insecticide utilisé. La plupart sont anéantis, mais quelques-uns n'absorbent pas le produit en quantité suffisante pour en mourir. Ils s'y accoutument et la génération suivante ac-

quiert une résistance encore plus grande. Pour éviter le développement de cette accoutumance, il est généralement recommandé d'utiliser les antibiotiques et les insecticides en doses massives, de façon à tuer d'un coup tous les insectes ou toutes les bactéries. D'autre part, le phénomène d'accoutumance n'agit que dans le cas d'un insecticide ou d'un antibiotique donné. Or, il existe aujourd'hui une grande variété de ces produits. Il suffit donc de changer de produit.

# “L'HOPITAL DES TABLEAUX” DU GUATEMALA

par Bertha Gaster



A une douzaine de kilomètres de la moderne et trépidante capitale du Guatemala, au-delà des montagnes qui l'entourent, se trouve une ville fantôme. Pendant plus de deux cents ans, Antigua, la Vieille Ville, fut la capitale du capitánat général du Guatemala, qui, à l'époque, ne le cédait en importance qu'au Mexique et au Pérou. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce fut la plus grande ville d'Amérique centrale ; elle possédait la troisième université et la deuxième imprimerie du continent américain ; les grandes cloches de plus de cent églises et couvents tintaient du matin au soir sur la ville.

Et puis, cette grandeur et cette magnificence disparurent soudain. Un après-midi de juin 1773, un terrible tremblement de terre anéantit toute une partie de la ville. La capitale fut transférée à Guatemala, et Antigua tomba peu à peu dans l'oubli. Pendant

longtemps, on n'y vit que des mendiants et des familles misérables qui vivaient d'expédients, jusqu'au jour où la culture du café leur rendit une certaine prospérité.

Aujourd'hui, de petites maisons d'un rose ou d'un vert vif se dressent tout le long d'étroites rues pavées, aux côtés de façades de style baroque. On aperçoit çà et là, sous des arcades en ruine, des patios carrelés. Et, partout, dans les jardins abandonnés et sur les vieux murs qui longent les allées, poussent et mêlent leur parfum des jasmins jaunes, des roses blanches et or, et l'hibiscus écarlate. A l'heure de la sieste, la vieille ville semble rêver à son passé.

A plusieurs reprises, on s'est efforcé de sauver un peu de ce passé pour le transmettre aux générations futures. Plusieurs façades en ruine et des vieilles demeures seigneuriales ont été restaurées. Des sculptures

et des gravures ont pu être récupérées. Un beau jour de décembre 1956, dans les anciens cloîtres du couvent des Capucines — le seul que le tremblement de terre de 1773 ait à peu près épargné — on a pu réunir d'autres vestiges : c'étaient des tableaux dressés contre de massifs piliers, posés sur des chevalets ou des tables à tréteaux. Beaucoup d'entre eux représentaient des scènes religieuses, des madones, des saintes, des personnages de la Bible ; ils avaient orné les murs des églises de Guatemala, et plusieurs avaient été retirés des ruines d'Antigua. D'autres étaient des portraits de nobles espagnols, de généraux du XIX<sup>e</sup> siècle et de chefs de la jeune république guatémaltèque. Tous ces tableaux étaient en piteux état : décolorés, tombant en lambeaux, parfois leurs déchirures témoignant encore de la catastrophe d'Antigua.

Quatre hommes étaient là, observant

attentivement les tableaux, examinant les toiles trouées et la peinture qui tombait en écailles. Leur chef, M. Helmut Ruhemann, était un des plus habiles restaurateurs de tableaux au monde. Avant de prendre sa retraite, deux ans plus tôt, il avait assumé la direction des travaux de restauration de la Galerie d'Art d'Etat de Berlin et avait été engagé comme consultant par la National Gallery de Londres. M. Ruhemann avait restauré des tableaux de Léonard de Vinci, de Rembrandt, de Bellini et de nombreux autres grands peintres, et il avait aussi enseigné ses méthodes à de nouvelles générations de restaurateurs. Sa présence à Antigua n'était pas fortuite. L'Unesco l'avait chargé d'une mission de trois mois, durant laquelle il devait faire une enquête sur la peinture coloniale au Guatemala et aider ce pays à sauver ces vestiges de son passé historique.

Les trois hommes qui l'accompagnaient, parmi lesquels un garçon de seize ans, ne le quittaient pas des yeux. La tâche de M. Ruhemann ne consistait pas seulement à étudier les tableaux, mais aussi à former un petit nombre d'artistes guatémaltèques dans les techniques de la restauration d'œuvres d'art, qu'ils devaient appliquer par la suite aux peintures que l'Etat entend arracher à l'oubli. Nombre de jeunes avaient présenté leur candidature pour suivre les cours de l'expert britannique, mais on n'en put retenir que trois, celles de M. Carlos Morales, de Luis Alvarez et du fils de ce dernier, Alberto Luis Alvarez.

La restauration des œuvres sélectionnées fut réalisée à Guatemala, avec l'aide et l'appui du ministère des Beaux-Arts, des conservateurs des musées nationaux et des directeurs des écoles des Beaux-Arts, et grâce au matériel fourni par l'Unesco. Unissant la théorie à la pratique, les travaux de restauration furent la base d'un enseignement intensif de la science et de l'art de la restauration. « Rien de mystérieux dans les techniques modernes de la restauration », a déclaré M. Ruhemann, « mais, si on ne les connaît pas, on risque fort d'abîmer les tableaux anciens ».

Les disciples de M. Ruhemann le suivirent pas à pas à travers les étapes successives de son travail. Ils se familiarisèrent tout d'abord avec les techniques de la conservation, collant du papier de soie sur les tableaux pour éviter l'effritement de la peinture, que l'on transpose ensuite sur une nouvelle toile au moyen d'un fer électrique contrôlé au thermostat. Puis ils procédèrent au nettoyage au moyen d'un petit écouvillon imbibé d'un mélange dissolvant et d'un diluant neutre.

On procède ensuite à la retouche. On utilise aujourd'hui des couleurs à peu près identiques à celles que l'on employait naguère, aussi est-il relativement aisé de les retoucher. « Mais, pour réaliser cette opération, il faut être un peintre adroit, c'est pourquoi on est obligé de recruter les restaurateurs parmi des artistes professionnels, déclare l'expert. M. Morales et M. Alvarez sont tous deux de bons peintres. En fait, avant mon arrivée, M. Alvarez était en train de restaurer des tableaux pour le compte de l'archevêché de Guatemala, et son fils l'aidait dans le lambrissage et la dorure. J'espère qu'il sera possible d'envoyer au moins deux de ces restaurateurs à Florence ou à Londres pour parfaire leur formation. »

Cet effort a suscité un tel intérêt que l'on envisage maintenant de créer à La Havane, dans le cadre du magnifique musée que l'on y construit, un cours de restauration à l'intention des étudiants de tous les pays d'Amérique latine.



Au Guatemala, de nombreux tableaux de l'époque coloniale ont été retrouvés et restaurés depuis que l'Unesco a envoyé dans cette république d'Amérique Centrale le grand restaurateur de tableaux Helmut Ruhemann. Au cours d'une mission de trois mois, M. Ruhemann a fait l'inventaire des peintures de l'époque coloniale, il a restauré plusieurs tableaux et a mis au point un programme pour la formation de spécialistes guatémaltèques. A gauche, un stagiaire se sert d'un fer spécial pour reporter sur une toile nouvelle une peinture ancienne. Debout près du chevalet, Helmut Ruhemann surveille le nettoyage d'un tableau du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Après avoir consolidé le tableau on le nettoie en enlevant le vernis sale (page ci-contre) avec du coton trempé dans un mélange d'acétone et de térébenthine. Toutes les crevasses sont remplies de mastic, puis on procède à la retouche. Pour ce travail il faut des peintres habiles; aussi les restaurateurs - retoucheurs sont-ils recrutés parmi les artistes professionnels. A gauche, M. Ruhemann, qui a restauré en son temps des chefs-d'œuvre tels que La Vierge aux Rochers de Léonard de Vinci, donne à un élève guatémaltèque une leçon de retouche.

Après le travail Helmut Ruhemann s'entretient avec ses disciples qui l'ont suivi pas à pas dans les étapes successives de la restauration. (L'homme debout à droite et le jeune homme assis à gauche sont le père et le fils.) Les travaux ont été réalisés dans la capitale du Guatemala avec de l'équipe - ment fourni par l'Unesco. Les tableaux restaurés ont ensuite fait l'objet d'une exposition. Le portrait placé sur le chevalet est celui du colonel Modesto Mendez qui découvrit les célèbres vestiges Mayas de Tikal.

# Latitudes et Longitudes

**L'ART A LA FRONTIERE** : Les reproductions d'art en couleurs devraient être classées, vis-à-vis de la douane, dans la même catégorie que les peintures originales, les livres, journaux, films éducatifs et matériel scientifique, qui sont maintenant admis en franchise douanière dans 26 pays grâce à un Accord de franchise douanière patronné par l'Unesco. Cette mesure a été recommandée au cours d'une réunion convoquée dernièrement à Genève par l'Unesco, et où les représentants de nombreux gouvernements ont discuté d'une application plus large de l'Accord.

■ **ARISTOTE EN ARABE** : La première traduction complète en arabe de la « Politique » d'Aristote a été publiée à Beyrouth, dans la collection de l'Unesco qui groupe les traductions d'œuvres représentatives. D'autres auteurs classiques ont été déjà traduits en arabe dans la même collection : Descartes, Montesquieu, Pascal, Shakespeare, Corneille, Locke, Racine et Rousseau.

**SURGI DES CENDRES** : La Corée possèdera une des plus modernes institutions d'Extrême-Orient pour la formation de personnel hospitalier, lorsque sera terminée la construction du Centre National de Médecine de Corée, entreprise par l'Office de l'O.N.U. pour la Reconstruction de la Corée (UNKRA), sur l'emplacement de l'ancien hôpital de Séoul, endommagé au cours de la guerre. Le Danemark, la Norvège et la Suède fournissent au Centre l'équipement initial d'une valeur de près de 300 millions de francs.

■ **PREMIERE ECOLE « EUROPEENNE »** : La première école secondaire « européenne » a été inaugurée dernièrement au Luxembourg ; elle complètera l'école primaire qui servait aux enfants du personnel de la Communauté européenne du Charbon et de l'Acier (CECA). Quelque 500 enfants de onze nationalités suivent les cours de l'école, qui sont donnés en français, italien, allemand et hollandais, langues des six pays membres de la CECA.

**LIVRES : RECORD DE PUBLICATION** : Le chiffre record de 20 719 titres publiés en un an, a été atteint en 1957 au Royaume-Uni, y compris le record des inédits (14 798). L'accroissement porte sur presque toutes les catégories, notamment les œuvres d'imagination (300 de plus qu'en 1956), les livres pour enfants (200 de plus). Le dernier record, 19 962 titres publiés, datait de 1955.

## " L'UNESCO : SES BUTS, SES PROGRÈS, SES PERSPECTIVES "

UNE franche appréciation des résultats obtenus par l'Unesco de 1946 à 1956, a été donnée par Walter H.C. Laves (ancien Directeur général adjoint de l'Unesco) et Charles A. Thomson (ancien délégué des Etats-Unis à l'Unesco) dans un livre qui vient d'être publié sous le titre : *Unesco : Purpose, Progress, Prospects* (1), volume de 457 pages qui étudie le caractère et l'envergure du programme de l'Unesco. Dans leur conclusion, les auteurs estiment que l'Unesco a été « un instrument et un symbole de la collaboration et de la compréhension internationales, et qu'elle a contribué au développement des institutions nécessaires à une communauté mondiale ». Toutefois, ajoutent les auteurs du livre, « Foyer des aspirations des hommes dans le vaste domaine de l'éducation, la science et la culture, l'Unesco n'arrivera jamais à satisfaire complètement les espoirs placés en elle, car ces espoirs sont sans limite, comme le sont les possibilités créatrices de l'esprit humain. » Si l'Unesco, concluent les auteurs, « est utilisée rationnellement comme un moyen par lequel les peuples, par l'intermédiaire de leurs gouvernements, peuvent se mettre d'accord sur les buts qui importent à tous, puis dégagent les moyens pratiques d'atteindre ces buts grâce aux efforts communs, alors, elle est capable d'obtenir des résultats pratiquement illimités. »

(1) Indiana University Press, Bloomington 1957. Prix \$ 7.50.

■ **ECHANGE DE JEUNES CULTIVATEURS** : Conformément au plan international d'Echange de Jeunes Cultivateurs, des jeunes gens du Luxembourg et des Etats-Unis ont pu s'initier à des méthodes nouvelles de travail et d'exploitation agricole. Les anciens stagiaires ont fondé à Luxembourg une Amicale où les jeunes cultivateurs des deux pays se retrouvent pour échanger leurs souvenirs de voyage et leurs impressions de travail.

**LES ECOLES DE MEDECINE SE MULTIPLIENT** : Au cours des dix dernières années, 108 écoles de médecine ont été ouvertes — chiffre jamais atteint auparavant pour une même période, annonce le Répertoire Mondial des Ecoles de Médecine, publié par l'Organisation Mondiale de la Santé (O.M.S.). Chaque année, 638 écoles de médecine de 84 pays et territoires forment 66 700 médecins. Leur répartition est inégale : l'Europe (620 millions d'habitants) possède 253 écoles, tandis que l'Afrique (210 millions d'habitants) n'en compte que 16.

■ **CENTENAIRE DES TIMBRES RUSSES** : Le centenaire du premier timbre russe (1858) a été commémoré par une exposition organisée au Musée Central des Communications de Leningrad, où figuraient les timbres émis d'une façon autonome dans les 167 districts de la Russie tsariste, comme les 2 000 émissions réalisées en

Union Soviétique depuis août 1921. Parmi les 3 millions de timbres qui forment la collection du musée de Leningrad figurent des timbres rares de tous les pays.

**SONDAGE DE LA CHROMOSPHERE** : Le laboratoire national de physique solaire de Sydney (Australie), utilisera prochainement un filtre spécial ajusté à un télescope afin d'étudier la chromosphère — région mystérieuse, composée d'une couche de gaz brûlants, de quelque 3 000 km d'épaisseur, qui entoure le soleil et qui est invisible au télescope ordinaire. Ces travaux de recherche — qui entrent dans le cadre de l'Année Géophysique Internationale — serviront à expliquer comment certains phénomènes solaires exercent une profonde influence sur les télécommunications terrestres.

■ **LES DETECTIVES DE L'OPIUM** : Déterminer l'origine de l'opium transporté par des trafiquants clandestins a été l'objet de la réunion de savants qui s'est tenue récemment à Genève. Un programme international de recherche sur l'opium a été mis sur pied, il sera entrepris par l'O.N.U. et les savants des pays producteurs d'opium. Une grande partie du travail de recherche sur les échantillons fournis par ces pays, est assurée au Laboratoire de Recherche de l'O.N.U., au Palais des Nations, à Genève.

# ENQUÊTE MONDIALE SUR L'ANALPHABÉTISME

L'Analphabétisme dans le monde au milieu du XX<sup>e</sup> siècle est la première enquête réalisée dans ce domaine à l'échelle vraiment internationale. Le livre présente sous forme de tableaux des renseignements sur le nombre des analphabètes dans 198 pays et territoires ainsi qu'une analyse détaillée de la situation dans quelque 65 pays, d'après des données recueillies au cours de recensements effectués vers 1950. Plusieurs chapitres sont consacrés aux méthodes utilisées pour dénombrier les illettrés, et au rapport entre l'analphabétisme et les inscriptions scolaires, les revenus nationaux et l'industrialisation urbaine.

L'UNE DES ETUDES LES PLUS IMPORTANTES  
PUBLIEES PAR L'UNESCO.

Prix : 500 fr.; \$2,00; 10/- (stg.).

MONOGRAPHIES SUR L'ÉDUCATION DE BASE

## L'ANALPHABÉTISME DANS LE MONDE AU MILIEU DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

U N E S C O

MONOGRAPHIES SUR L'ÉDUCATION DE BASE

## L'ENSEIGNEMENT DE LA LECTURE ET DE L'ÉCRITURE

WILLIAM S. GRAY

U N E S C O

## APPRENDRE A LIRE, MAIS COMMENT ?

Depuis quatre-vingts ans au moins on discute sur les méthodes à employer dans l'enseignement de la lecture et de l'écriture et sur le but même de cet enseignement, qu'il s'adresse aux enfants ou aux adultes. Sans vouloir donner à ces questions une réponse définitive, la récente publication de l'Unesco, *L'enseignement de la lecture et de l'écriture*, passe en revue les diverses méthodes utilisées à l'heure actuelle, évalue leur efficacité et résume les recherches et les expériences réalisées dans ce domaine. Cette enquête internationale due à William S. Gray, de l'Université de Chicago, est publiée en éditions française, anglaise et espagnole. Ce livre, de la plus grande actualité, intéressera également les parents et les éducateurs. Selon les vœux de l'Unesco il pourra servir de base à la préparation de manuels pédagogiques en de nombreuses langues.

Prix : \$3,00; 14/6 (stg.); 700 fr.

### Collection Etudes et documents d'éducation :

L'éducation des adultes dans la République turque (XIV) .....	100 fr.	\$0.40	2/-
Education de base, éducation des adultes, éducation des illettrés et éducation communautaire dans les Caraïbes (XV) .....	150 fr.	0.50	3/-
L'alphabétisation : bibliographie (XVIII) .....	100 fr.	0.40	2/-

### Collection Cahiers du Centre de Documentation du Département de l'Information :

Les périodiques pour nouveaux alphabètes : méthodes de rédaction (XXII) .....	150 fr.	0.75	3/-
Les périodiques pour nouveaux alphabètes : sept expériences (XXIV) .....	150 fr.	0.75	3/-
Les coopératives et l'éducation de base .....	350 fr.	1.25	7/6



## LES JEUNES MAROCAINES S'ADAPTENT A LA VIE MODERNE



Après des masses de la jeunesse féminine marocaine, aujourd'hui touchée par le scoutisme et par le sport, les « Centres Féminins » créés par le Ministère de l'Éducation Nationale de Rabat participent à l'éducation d'un grand nombre de jeunes filles et de femmes qui n'avaient pu bénéficier d'une instruction normale ou qui n'y avaient goûté que d'une manière épisodique et fragmentaire. Le but essentiel de ces centres est de tenter de favoriser une adaptation rapide aux conditions de vie imposées par un monde moderne, aux techniques nouvelles, sans abandonner brutalement des traditions et des habitudes profondément ancrées et souvent éminemment respectables. En quelques années, de nombreux centres ont été ouverts; ils sont dirigés par des éducatrices et monitrices françaises qui, à leur tour, forment des éducatrices marocaines. Ainsi se renforcent les cadres qui participent chaque année aux vastes campagnes contre l'analphabétisme accueillies par un enthousiasme populaire indescriptible. Ci-dessus, chants et rythmes au Centre féminin de la Jeunesse et des Sports à Rabat. Photo de gauche, jeux dans une colonie de vacances (voir pages 14-15).

Photo © Gerda Bohm, Rabat